EXIL ET PATRIE

No. 243.

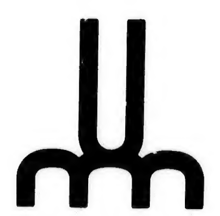
DRAME EN 5 ACTES

PAR LE

R. P. Ed. HAMON, S. J.

MONTRÉAL:
J. CHAPLEAU ET FILS, IMPRIMEURS,
31 Rue Cotté.

Prix : 50 centins.



A. M D. G.

EXIL ET PATRIE

DRAME EN 5 ACTES

PAR LE

R. P. Ed. HAMON, S. J.

MONTRÉAL:
J. CHAPLEAU ET FILS, IMPRIMEURS,
31 Rue Cotté.
1882.

PERSONNAGES :

M. D'ARBANT .... *Cultivateur.*

JEDEAU (WATERSPOUT) .... *Canadien américanisé.*

LAJOIE, LATOUCHE. } .... *Habitants.*

GUSTAVE, CHARLES, HENRI, EMILE, JEAN, ALAIN. } .... *Enfants de d'Arbant.*

SKINNER .... *Brocanteur.*

FILS DE SKINNER ....

ENCANTEUR ....

DÉLÉGUÉS ET HABITANTS ....

La scène est d'abord à St. Jérome, puis à Boston... Enfin au lac Nominingue.

EXIL ET PATRIE.

PROLOGUE.

M. Waterspout, Canadien-Américanisé est à la tribune. Les habitants l'entourent.

WATERSPOUT.—Habitants de St. Jérôme, chers compatriotes, je suis heureux et fier d'avoir à vous parler d'un pays grand, riche, superbe, dont on admire chaque jour les magnifiques *improvements*, d'un pays, dis-je, où les Canadiens s'en vont et font fortune. Vous m'avez tous compris, je pense?

VOIX.—Non, non, non.

WAT.—Je veux parler des Etats-Unis.

VOIX.—Fallait donc le dire.

WAT.—Oui, chers compatriotes. Les Etats-Unis, c'est le pays du *go ahead* et de la civilisation. Tous s'y fait, sur une grande échelle: le télégraphe, le téléphone, les chemins de fer, les canaux, les *factries* surtout. Ah! les *factries*! voilà la gloire des Etats-Unis. Ces grandes *factries* s'étendent d'un bout à l'autre du pays, de l'Atlantique au Pacifique. Ces *factries*, dis-je, oui, ces *factries* voilà la couronne de lumière et de gloire des Etats-Unis. (*Il s'embarasse un peu et tousse.*)

Canadiens, croyez-moi, *mouvez* pour les Etats-Unis. Allez y faire fortune; vous réussirez, car vous êtes *smart*, vous réussirez, car vous avez du *spunk*, vous réussirez, enfin, car vous avez du *pluck*.

VOIX.—Qu'est-ce que ça, M. Waterspout? Du *spunk*, du *pluck!*

WAT.—Oui, MM., vous avez du *pluck*, Canadiens! *mouvez* pour les Etats. Etes-vous heureux ici?

VOIX.—Mais, oui, très heureux!

WAT.—Non, le pays est trop pauvre.

VOIX.—Où avez-vous pris cela?

WAT.—Moi-même, j'ai voulu cultiver une terre, et j'ai mangé tout mon bien en cinq ans.

VOIX.—Vous en avez bien bu une partie! Hein?

WAT.—Il n'y a pas d'avenir pour l'habitant en Canada, parce qu'il n'y a pas de *railroads*, pas de *business*, pas de *factries*.

Voilà, je suppose, un habitant avec dix enfants, eh! bien, je vous le demande, que fera-t-il de ces garçons-là? Que leur laissera-t-il à sa mort? Où iront-ils?

Voix.—Qu'ils aillent au Saguenay ou dans l'Ottawa. Il y a là de la place pour tout le monde!

Wat.—Je vais vous dire ce que devrait faire cet homme: aller se *settler* aux Etats et se mettre avec ses enfants dans les *factries*. Dans cinq ans il vaudrait trois ou quatre mille piastres au moins.

Voix.—Si l'ouvrage *slakait* aux Etats?

Wat.—L'ouvrage ne *slake* jamais aux Etats. Les ouvriers sont les *boss* là-bas, ils font ce qu'ils veulent. Quand ils n'ont pas assez cher, ils montent une *strike*...

Voix.—Une *strike*.

Wat.—Oui, une *strike*, une grève, comme vous dites en Canada, et les *boss* accordent toutes les *claims*. Canadiens! *Mouvez* pour les Etats, allez y faire fortune. Ce n'est pas pour me vanter, mais voyez cela, moi qui vous *speech* à cette heure, je suis enfant du village. Quand je partis pour les Etats, je n'avais sur moi qu'un vieil *overcoat*, une vieille paire de *congress*, un vieux *hat* tout usé et 50 cents dans mon *pocket money*.

Voix.—Parlez donc français si vous voulez qu'on vous comprenne.

Wat.—Aujourd'hui, *look here*. (*Il se rengorge et joue avec ses breloques et sa chaîne de montre.*)

Voix.—Bravos, hourrahs!

Wat.—Canadiens! je *stoppe*, croyez-moi; laissez là vos terres, *mouvez* pour les Etats. L'Oncle Sam vous tend les bras! *Hurrah! for the States!* (*Wat. descend de la tribune.*)

(*Un habitant y monte*:)—M.M., je propose des remerciements pour l'éloquent discours que vous venez d'entendre. Il était tout à fait approprié à la circonstance. Je propose donc la motion: qu'il est bon pour les Canadiens de partir pour les Etats. *Three cheers for Mr. Waterspout...... and the States.* (*Grognements.*)

Lajoie.—Moi, je propose en contre motion: qu'il vaut mieux pour les Canadiens de rester chez eux. Trois hourrahs pour le Canada et les Canadiens!

(*Hourrahs et chant à la Claire Fontaine.*)

Toile tombe.

ACTE 1er.

Une ferme en Canada. Waterspout est au salon occupé à lire un journal américain.

SCÈNE 1ère.

WATERSPOUT, EMILE.

WAT. (*apercevant Emile.*)—Viens donc ici, petit cousin. Etais-tu au *meeting* après les vêpres ?

EM.—Oui, Monsieur, c'était bien beau !

WAT.—Ah ! ah ! n'est-ce pas ? On sait parler quand on revient des Etats. J'aurais pu les *speecher* comme ça trois heures durant sans *stoper*. Les habitants avaient-ils l'air contents ? Hein ?

EM.—Oh ! oui, très-content.

WAT.—As-tu entendu ce qu'ils disaient ?

EM.—Oui, ils parlaient de vos beaux habits et de votre belle chaîne d'or.

WAT.—Ah ! ah ! voilà ce que c'est que de revenir des Etats !

EM.—M. le Maire aussi a parlé de vous.

WAT.—Ah ! oui, et qu'est-ce qu'il disait de moi ?

EM.—Il disait que vous étiez un grand *humbug.*

WAT.—Un grand quoi ?

EM.—Un grand *humbug.* Qu'est-ce que cela veut dire en canadien ?

WAT.—Ah ! *Never mind !* C'est de l'américain, tu sauras cela plus tard. Mais écoute, Emile, ne répète cela à personne. Je n'aime pas, vois-tu, à tant faire parler de moi.

SCÈNE IIe.

M. D'ARBANT, EMILE, WATERSPOUT.

D'ARB.—Emile, as-tu vu Henri Latouche et M. Lajoie ?

EM.—Oui, mon père, ils seront ici ce soir, et j'ai dit à M. Lajoie d'apporter son violon. Nous allons danser jusqu'à minuit. Mon père, faites-moi donc répéter mon air de violon pour la soirée ?

D'ARB.—C'est bien, Emile, voyons cela.

EM. (*joue la Canadienne*).—Cousin Waterspout, comment aimez-vous cet air-là ?

WAT.—*Well ! Well !* C'est bon pour le Canada, mais cela ne ferait pas aux Etats, *you know.*

EM.—Pourquoi cela ?

WAT. (*continuant à feuilleter son journal*),—*tis too tame, not lively enough.*

Em.—Qu'est-ce que cela veut dire ?

Wat.—Cela veut dire, petit cousin, que les airs canadiens ne valent pas les airs américains, voilà tout.

Em.—Allez-vous nous donner des airs américains, ce soir ?

Wat.—Tu sais bien que je ne chante pas, Emile, mais par exemple pour siffler, je n'en crains pas un ! Veux-tu que je te siffle le *Yankee Doodle.*

Em.—Le *Yankee Doodle !* qu'est-ce que cela ?

Wat.—Le chant patriotique des Etats-Unis, je l'ai appris à Boston, Massachusetts. (*Il siffle.*)

D'Arb.—Vous trouverez sans doute, cousin, qu'on ne fait pas aussi bien les fêtes en Canada qu'aux Etats ?

Wat.—*Of course, my dear sir*, je n'*expecte* pas cela non plus. Ce n'est pas possible. Tenez, justement, je viens de voir dans les *morning papers* l'annonce d'un concert colossal à Boston, Mass. Il y aura 20,000 chanteurs, la vraie crême des musiciens américains, (*the very cream of american musicians*). L'orchestre aura 2,000 pièces instrumentales, (*two thousand instrumental pieces*) sans parler des violons (*not to speak of the violins*). Dans les *fortés* on tirera six pièces d'artillerie avec une machine électrique. Vous voyez, cousin, ce n'est pas en Canada qu'on monterait rien de pareil.

D'Arb.—Vraiment, c'est prodigieux ! C'est Barnum, je suppose, qui est à la tête de cette affaire.

Wat.—*Yes, sir, I tell you, Barnum is a genius.* Le premier homme du monde *to make money.*

Em.—Mais, dites-moi donc, cousin, au milieu de tout ce bruit là, entendra-t-on encore la musique ?

Wat.—Sans doute, Emile, puisque le journal le dit. Ah ! tu en verras de belles quand tu seras aux Etats.

Em.—Je n'ai point envie d'aller aux Etats. J'aime mieux rester en Canada.

Wat.—Ah ! bah ! quand tu auras vécu deux ans aux Etats tu ne voudras plus entendre parler du Canada. Tu deviendras vite *a true genuine Yankee boy.*

D'Arb.—Emile, où sont tes frères, Henri et Gustave ?

Em.—A canoter sur la rivière.

D'Arb.—Va leur dire de rentrer...

(*Emile sort....On frappe à la porte.*)

SCÈNE IIe.

D'Arbant, Waterspout, Latouche.

Lat.—Bonsoir, M. D'Arbant, eh ! bien, nous aurons une belle fête, j'espère ?

D'Arb.—Je le pense, M. Latouche. Laisse-moi te présenter mon cousin, M. Waterspout, revenu des Etats cette semaine.

(*Présentation. ..D'Arbant sort.*)

Wat.—*Yes, sir,* j'arrive de Boston, Mass. Vous n'êtes jamais allé aux Etats, *sir.*

Lat.—Non, Monsieur, jamais, et je n'ai pas envie d'y aller non plus.

Wat.—C'est pourtant un beau pays, je vous assure. (*Allant à l'armoire.*) *Well, sir, will you take a drop of something ?...*

Lat.—Comment, monsieur ?

Wat.—Voulez-vous une goutte de quelque chose, *Cock tail, Gin, Whiskey ?...*

Lat.—Merci, Monsieur, j'attendrai le maître de la maison.

Wat.—*Well sir,* pas de trouble, *you know,* je suis ici *at home... Yes, my dear sir,* quand on a vu les Etats, le Canada fait presque pitié après cela.

Lat.—Comment donc ? Mais on vit bien par ici ?

Wat.—Le Canada est un pays mort ; *you know, a dead land as we say in the States.*

Lat.—Le Canada un pays mort ? Mais où avez-vous donc pris cela ?

Wat.—*Yes, sir,* pas de *go ahead* par ici. Ah ! *my dear sir,* si vous voyiez les Etats. Tenez, à Boston, Mass., La *Custom house* a collecté, l'an dernier, $200,000 de *duty* rien que sur les *screws* pour les engins et les *putties* pour les vitres.

Lat.—Je ne comprends pas ces mots là, monsieur. Je ne sais pas l'américain, moi. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on ne se croise pas les bras par ici.

Wat.—Vous n'avez pas de *business,* pas de *factries,* pas de *railroads.*

Lat.—Comment donc, pas de *railroads !* Mais comptez-vous pour rien le Grand Tronc et l'Intercolonial, le chemin de fer du Nord et celui de St. Jérôme ? Patience, monsieur, nous aurons bientôt le chemin du Lac St. Jean, celui des Laurentides, et enfin notre grand chemin du Pacifique. Nous transporterons nos produits d'un bout à l'autre du *Dominion* et nous exporterons aux Etats.

Wat. (*riant*).—Ah ! ah ! ah ! *That's a first class idea ! A capital joke, indeed !*

Lat.—Comment ! Que dites-vous ?

Wat.— *Well, my dear sir,* les Etats n'ont besoin de rien. Ils ont tout : le blé, la houille, le fer. Dans l'ouest les blés poussent douze pieds de haut. La seule ville de Boston, Mass., fabrique, en une année, assez de coton pour habiller tout le Canada pendant dix ans. Et vous parlez d'exportations ! Ah ! *that's a capital joke, indeed.*

LAT.—Eh bien, monsieur, nous exporterons en Europe et aux Indes.

WAT.—*No, sir*, vous ne ferez pas cela.

LAT.—Pourquoi ?

WAT.—*I'll tell you why:* Les français *you know*, n'ont pas le génie du commerce.

LAT.—Où avez-vous pris cela ?

WAT.—*That's a fact.* Parlez-moi de la race saxonne. Voilà la race du *go ahead* et de la civilisation.

Pride in their prot, defiance in their eye
I see the Lords of creation pass by.

No, my dear sir, ne parlez pas du grand commerce. *You are not cut for that, you know, as we say* en américain.

LAT.—Monsieur, vous changerez d'idée quand vous connaîtrez mieux votre pays et votre race.

WAT.— *Well, sir*, je ne vous accuse pas, *you know*. Vous vivez trop au nord. Le froid engourdit tout par ici. Savez-vous ce que les Canadiens devraient faire ?

LAT.—Non, quoi donc ?

WAT.—Laisser là le Canada, et aller se *settler* en masse aux Etats.

LAT.—Grand merci du conseil, monsieur, on ne le suivra pas. Ainsi vous ne trouvez pas grand'chose de bon en Canada ?

WAT.—*No, sir, not much*... Après les Etats, *you know*, le Canada est triste.

LAT.—Eh bien, monsieur, retournez donc d'où vous venez ; le plus vite vous partirez le mieux ce sera.

WAT.—*Excuse me, sir*, je viens de la terre de la liberté : *The land of the brave and of the free.* Liberté de la presse, liberté de la conscience, liberté de la parole, tandis qu'au Canada...

LAT.—Oui, oui, je comprends. Suffit. Moi à mon tour, je vous dirai avec la franchise d'un canadien-français que j'ai en bien petite estime ceux qui rabaissent sans raison leurs compatriotes, qui nient leurs qualités les plus évidentes et ne trouvent rien de bon dans leur patrie. Je méprise également un renégat de son pays et un renégat de sa religion.

WAT.—*You insult me, sir.*

LAT.—Nullement. Vous m'avez dit librement votre pensée sur mon pays et mes compatriotes, je vous dis librement la mienne sur votre personne et vos idées ; nous sommes quittes. Au revoir, M. Waterspout, portez-vous bien, monsieur le Yankee. (*Il sort.*)

WAT.—*Well, well, all right, sir*...

SCÈNE IIIe.

WATERSPOUT.

WAT.—*Well,* en voilà un qui ne mord pas fort à l'hameçon. Espérons plus de *luck* avec D'Arbant, autrement je ne remplirai guère mon *pocket money* par ici.

SCÈNE IVe.

WATERSPOUT, D'ARBANT.

WAT.—*Well,* M. D'Arbant, quand *mouvez*-vous pour les Etats?

D'ARB.—Je ne sais vraiment pas trop à quoi me décider, j'ai peur de partir pour les Etats. Si j'allais ne pas réussir?

WAT.—Ne pas réussir! Allons donc, vous avez tout ce qu'il faut pour vous tirer d'affaire. Croyez-moi dans un an vous serez tout à fait *at home* aux Etats.

D'ARB.—Mais je n'entends rien au travail des manufactures. J'ai toujours cultivé la terre.

WAT.—*Don't mind that.* La plupart des Canadiens qui vont aux Etats sont dans ce cas-là. Mais ceux qui sont *smart* apprennent vite à conduire un métier et à gagner de l'argent.

D'ARB.—Si encore j'étais seul, mais mes enfants...

WAT.—Vos enfants seront votre fortune...

D'ARB.—Comment cela?

WAT.—Le voici: vous les mettrez dans les *factries*, avec vous, et vous ferez plus d'argent en un mois qu'au Canada en une année. Ecoutez ceci: vous avez six enfants, cinq garçons et une fille. Vos trois aînés, Gustave, Henri et Charles, gagneront bien deux dollars par jour, cela vous donnera 36 piastres par semaine; vous serez riche avant longtemps.

D'ARB.—Et où logent les Canadiens?

WAT.—Dans les *tenement houses.*

D'ARB.—Qu'est ce que cela?

WAT.—Des maisons à cinq ou six étages. Vous y trouverez quelquefois plus de trente familles canadiennes ensemble.

D'ARB.—Cela ne me plairait guère. J'aime à avoir mon chez moi.

WAT.—Soit, vous prendrez alors une pension privée et voilà tout.

D'ARB.—Et mes deux plus jeunes enfants, où les enverrai-je à l'école?

WAT.—Aux *State Schools.* Vous n'aurez pas un cent à payer et vos enfants recevront *a first class education.*

D'Arb.—Ces écoles-là, enseignent-elles la religion aux enfants

Wat.—Non, les Américains ne s'occupent pas de cela, *you kno*
Ils apprennent à lire, à écrire, à calculer. Pour la religion chacu
s'arrange comme bon lui semble. D'ailleurs vous-même ou vot
femme pourrez enseigner le catéchisme à vos enfants à la maiso

D'Arb.—Ce ne sera guère facile. Il me semble à moi qu'on r
peut pas donner aux enfants une bonne éducation sans leur parl
de Dieu et de leurs devoirs envers Lui.

Wat.—*Well, perhaps... But look here.* M. D'Arbant, combie
comptez-vous vendre votre roulant ?

D'Arb.—J'en aurai bien $6,000 piastres, je pense.

Wat.—*That's nice to start.* Dans 5 ans, vous vaudrez $15.0
piastres, et vous pourrez alors avoir une belle propriété aux Etat

D'Arb.—Ah ! pour cela, non ! Je compte bien revenir au Canad
Si je vais aux Etats ce sera pour y faire un peu d'argent, mais j
ne veux pas y laisser mes os. Je vous reverrai plus tárd.

Wat.—Soit, mais venez. M. D'Arbant, laissez-moi vous donn
un conseil. Dans ces affaires-là consultez la tête plutôt que l
cœur. *That's the secret to make money.* (*Wat. sort.*)

SCÈNE Ve.

D'Arbant assis à la table songe à son projet. Entrent Gustave Henri.

D'Arb.—Que diriez-vous, mes enfants, du projet d'aller viv
aux Etats ?

Gust.—J'aimerais cela, moi, mon père, nous serions mieux l
bas, je pense.

Hen.—Pour moi, je préfère de beaucoup rester en Canada. O
vit heureux ici.

Gust.—C'est difficile de faire de l'argent ici. Aux Etats, au co
traire, nous serions riches avant longtemps.

Hen.—Dit le cousin Waterspout, Gustave.

D'Arb.—Et tu ne le crois pas, Henri ?

Hen.—Non, il exagère beaucoup. La situation n'est pas aus
belle qu'il la fait, tant s'en faut.

Gust.—Tous ceux qui reviennent des Etats parlent comme lu

Hen.—Pas tous, Gustave ; j'en ai trouvé qui ne faisaient pas l
peinture si belle.

D'Arb.—Nous aurions de bonnes chances de réussir, je pens
(*Se lève et passe à l'avant-scène.*)

Hen.—Que ferions-nous là-bas.

D'Arb.—On travaillerait aux moulins. Les Canadiens y gagnen
dit-on, $1 ou 2 par jour.

Hen.—Soit, mais aussi, il faut tout acheter, ce n'est plus comme sur une terre : d'ailleurs, ce serait dur de quitter la campagne pour aller s'enfermer dans ces fabriques. On ne serait plus libre comme ici.

Gust.—Ce travail n'est pas fatiguant, Henri.

Hen.—Pas fatiguant, Gustave ! Ecoute donc ce que m'a dit un Canadien : à 4½ hrs. la cloche de la fabrique réveille les travailleurs, à 6 hrs. le dernier coup : alors les portes se ferment ; ceux qui ne sont pas arrivés perdent leur journée ou même leur place. De 6 hrs. à midi, travail... A 1 hre. après le diner, nouveau coup de cloche, on rentre au travail jusqu'à 6 hrs. : ainsi 11 heures de travail par jour... et c'est tous les jours la même chose. Compare cette vie avec la nôtre, et dis-moi si nous serons mieux là-bas qu'ici ?

D'Arb.—Les Canadiens se font à cette vie-là. Ils sont là-bas des milliers, et ils y restent.

Hen.—Il faut bien, mon père, beaucoup d'entre eux après avoir vendu leur terre, doivent vivre comme ils peuvent.

D'Arb.—M. Waterspout m'a dit qu'ils sont généralement à l'aise.

Hen.—Il ne vous a pas dit, mon père, combien périssent de misère et d'ennui. C'est pourtant le cas pour beaucoup.

Gust.—Ah ! bah ! Henri, tu n'es pas assez hardi ! Nous sommes jeunes, nous réussirons.

Hen.—Sais-tu, Gustave, combien il faut de temps pour ruiner un jeune homme dans ces *factries ?*

Gust.—Non.

Hen.—Dix ans au plus.

Gust.—Allonc donc !

Hen.—Après cela on est fini.

Gust.—Exagération !

Hen.—Réalité ! Nombre de Canadiens et surtout de canadiennes, après dix ans de travail dans ces manufactures, ou bien souffrent des yeux ou meurent de faiblesse et d'épuisement. Voilà ce qu'on m'a dit, et je le crois.

D'Arb.—On ne resterait que trois ou quatre ans aux Etats, puis on reviendrait au Canada.

Gust.—C'est cela, mon père, moi, j'aimerais à voyager, à voir du nouveau. Je veux aller aux Etats.

Hen.—Nous risquons bien d'y avoir de la misère.

Gust.—De la misère ! On en a partout, ici comme aux Etats.

Hen.— On ne souffre pas ici, nous sommes sur notre terre.

Gust.—Nous ne pouvons pas toujours y rester.

Hen.—Alors prenons des terres dans les concessions.

Gust.—Ah ! bah ! Les concessions ! C'est trop dur ! J'aime mieux aller aux Etats.

Hen.—Ce sera dur pour quatre ou cinq ans, mais nous sommes jeunes et forts. Après cela nous aurons de quoi vivre heureux le reste de notre vie, tandis qu'aux Etats, ce sera le travail et peut-être la misère pour toujours.

D'Arb.—Nous pourrons essayer le commerce, si les moulins ne nous plaisent pas.

Hen.—Mais nous ne connaissons ni la langue ni le commerce.

Gust.—On l'apprendra ; on fera comme tant d'autres Canadiens. Qui ne risque rien n'a rien.

Hen—Oui, mais aussi, qui risque tout perd tout, souvent.

D'Arb.—Ecoutez, mes enfants, avant de me décider, je vais encore revoir le cousin Waterspout et lui demander de nouvelles informations sur les Etats. Après cela, nous verrons ce qu'il y a de mieux à faire.

Toile tombe.

ACTE IIe.

SCÈNE Ière.

Latouche, Lajoie, M. D'Arbant.

La scène représente encore le salon de M. D'Arbant. Latouche, enfoncé dans un fauteuil, lit un journal.

Lajoie (*entre*).

Lat.—Ah ! c'est vous, M. Lajoie, je suis heureux de vous voir.

Laj.—Excuse, Henri, saluons d'abord la maîtresse de la maison. (*Il va à la porte de la cuisine.*) Bonsoir, madame d'Arbant.

Madame (*de l'intérieur*).—Ah ! c'est vous, M. Lajoie, bonsoir, voisin.

Laj.—Vous nous préparez de bonnes choses pour tantôt, hein ?

Madame.—Occupez-vous pas de çà, c'est pas de vos affaires.

Laj.—Peut-on entrer, madame d'Arbant ?

Madame.—Ah ! pour çà, non. Allez causer de politique si vous voulez, mais laissez-nous tranquille à la cuisine. (*Elle lui ferme violemment la porte au nez*).

Laj. (*riant*).—Ah ! ah ! ah ! C'est pourtant vrai ! La politique et la cuisine, ça se ressemble pas mal. On ne sait ce qu'il y a sur les fournaux que quand les plats sont sur la table. (*Il revient à Latouche*).

SCÈNE IIe.

Latouche, Lajoie.

Laj.—Eh ! bien, Henri Latouche, mais qu'y a-t-il donc, mon

garçon ? Tu parais sombre cômme un mercredi des cendres. Qui t'a chiffonné l'humeur de cette façon-là ?

LAT.—Ah ! Ne m'en parlez pas. Tenez, je viens de voir un Canadien qui revient des Etats. Il m'a tout chaviré la bile.

LAJ.—Ah ! ah ! M. Jedeau, dit Waterspout, en américain.

LAT.—Précisément !

LAJ.—Il t'a fait un éloge long comme ça des Etats-Unis ?

LAT.—Oui.

LAJ.—Les Etats-Unis par-ci, les Etats-Unis par-là, les Etats-Unis qui, les Etats-Unis dont, etc., etc.

LAT.—Justement.

LAJ.—Puis il t'a parlé du Canada ?

LAT.—Oui.

LAJ.—Le pauvre Canada ! le triste Canada ! le misérable Canada ! !

LAT.—Oui, oui, oui, vous dis-je !

LAJ.—Cela t'a choqué ?

LAT.—Sans doute.

LAJ.—Tu t'es fâché ?

LAT.—Certainement.

LAJ.—Tu l'as appelé un sot ?

LAT.—Tout juste.

LAJ.—Tu as eu tort, mon ami.

LAT.—Comment cela ?

LAJ.—Parce qu'avec ces animaux-là, on ne doit jamais se fâcher.

LAT.—Allons donc ! Le moyen d'entendre de sang froid de pareilles sottises et de ne pas se fâcher.

LAJ.—C'est bien simple ! On les entends, et on ne les écoute pas.

LAT.—Non, non, je n'ai pas assez de patience pour cela. Vous-même, M. Lajoie, je gagerais que vous n'entendriez pas ces sottises-là sans vous mettre en colère.

LAJ.—Si tu gageais, tu perdrais, Henri.

LAT.—Vous laisseriez attaquer votre pays sans le défendre ?

LAJ.—Oui.

LAT.—Dire toutes espèces de niaiseries sans riposter ?

LAJ.—Oui.

LAT.—Vous n'appelleriez pas cet homme un insolent ?

LAJ.—Non.

LAT.—Un calomniateur ?

LAJ.—Non.

LAT.—Un sot ?

LAJ.—Non, non, non, mille fois non.

LAT.—Pourquoi cela ?

LAJ.—Pourquoi ? Ecoute : Quand un homme a la jaunisse, vas-tu te casser la tête à lui prouver que ce qu'il voit jaune est bleu ou vert ? Eh bien ! M. Jedeau, dit Waterspout, a la jaunisse des Etats-Unis. Il m'amuse et voilà tout. Se fâcher avec un être pareil, ça n'en vaut pas la peine.

LAT.—Tenez, essayez-en, voici notre homme qui revient avec M. d'Arbant... Pour moi, je m'en vais.

LAJ.—Du tout, reste, je t'en prie. Tu vas jouir du spectacle. Tiens, prends la gazette, écoute et ne dis mot.

(Henri s'enfonce dans un fauteuil et lit).

SCÈNE IIIe.

LATOUCHE, LAJOIE, D'ARBANT, WATERSPOUT.

D'ARB.—Bonjour, M. Lajoie, toujours florissant de santé ?

LAJ.—Oui, toujours bon pied, bon œi', bon estomac, pas de raisons de changer.

D'ARB.—Laissez-moi vous présenter mon cousin, M. Waterspout, revenu dernièrement des Etats. *(Il sort.)*

WAT.—*Glad to make your acquaintance, sir.*

LAJ.—Monsieur est Américain ?

WAT.—*By option, sir, but a Canadian by birth.*

LAJ.—Vous parlez français, je pense, je le comprends mieux que l'américain. Avez-vous été longtemps aux Etats, monsieur ?

WAT.—*Yes, sir*, j'ai été trois ans à Boston, (Massachusetts).

LAJ.—Et vous venez pour rester au pays ?

WAT.—*Oh ! No, sir.* Quand on a vécu trois ans aux Etats, on ne peut plus se faire au Canada, *you know.*

LAJ.—En effet, ce sont deux pays si différents. Les Canadiens réussissent-ils un peu par là-bas ?

WAT.—*Of course, they do ;* ceux qui sont *smart, you know.*

LAJ.—Vous, vous avez réussi, *of course*, monsieur ...?

WAT.—Waterspout. C'est mon nom.

LAJ.—Comment épelez-vous cela ?

WAT. *(épèle).*

LAJ.—Et cela se prononce Waterspout ?

WAT.—*Yes, sir.*

LAJ.—C'est curieux !

WAT.—Mon nom canadien était Jedeau, mais je ne pouvais pas garder ce nom-là aux Etats, *you know.*

LAJ.—Oh ! non, bien sûr.

WAT.—J'ai changé Jedeau en Waterspout. C'est la façon là-bas parmi les Canadiens. Ainsi là, M. Boisvert s'appellera M. Green-

wood ; MM. Jolicœur, Bonenfant, Beaucent se nommeront MM. Jollyheart, Goodfellow, Fairblood. Tenez, j'ai connu en Canada un *bar-keeper* du nom de Boileau, mais à Boston il se faisait appeler M. Drinkwater.

Laj. (*riant*).—M. Drinkwater ! un beau nom chez les Yankees qui sont tous, dit-on, de la tempérance. Je voudrais bien que les Anglais prissent ici la même mode. M. Blackbird deviendrait M. L'Oiseau Noir et M. Whitehead se nommerait M. Têteblanche. Ce serait bien joli n'est-ce pas ? Vous étiez dans les *factries*, M. Waterspout ?

Wat.—*Yes, sir*, j'étais *foreman* dans une grande *factrie* à Boston, Massachusetts. J'avais à *manager* trois cents *hands*. C'était une rude *job*, *you know*. Mais on s'en tire avec du *pluck*.

Laj.—Avec du quoi ?

Wat.—Du *pluck*, vous comprenez !

Laj.—Pas très bien. Qu'est-ce que c'est en canadien ?

Wat.—Voyons ; j'ai presque tout oublié mon canadien... Mais tenez, c'est quelque chose comme çà. (*Pantomine.*)

Laj.—Ah ! Oui, je comprends C'est ce que vous appelez du *pluck !* Nous autres canadiens, nous n'avons pas beaucoup de çà. (*Il répète la pantomine.*)

Wat.—Non, c'est vrai, les Canadiens manquent de *pluck*. Ils n'osent pas se lancer dans les spéculations. Ils ont toujours peur de *failer*.

Laj.—Vous autres Américains, vous n'avez pas peur de *failer*, hein ?

Wat.—*Not at all, sir !* Tenez, j'ai connu un Prussien à Boston, Massachusetts, il avait déjà failé dix fois et cela ne le décourageait pas ; *a true spunky devil that prussian was indeed.*

Laj.—Ah ! ah ! A force de *failer*, ce Prussien finira bien quelque jour par faire fortune.

Wat.—*I bet you, he will.*

Laj.—Voilà un Prussien qui ne manque pas de *pluck*. Mais dites-moi donc, M. Waterspout, les femmes dans ce pays-là, sont-elles aussi avancées que les hommes ?

Wat.—*Yes, my dear sir...* Aux Etats-Unis les femmes ont la *post office*, le télégraphe et presque toute la politique entre les mains. Elles font des *speechs* sur les *hustings* tout comme des hommes : Et voilà qu'elles veulent devenir avocates et députées aux deux chambres.

Laj.—Des femmes avocates et députées ! Ce sera curieux, j'aimerais à voir çà ! Mais pendant que ces femmes-là plaideront en cour, qui soignera les bébés à la maison ?

Wat.—*Never mind that !* Les petits yankees sont *smart*, *they know how to take care of themselves.*

LAJ.—Quelles femmes ! Comme nos Canadiennes sont en retard par ici. Tenez, M. Waterspout, je gagerais que dans tout le *Dominion*, vous n'en trouveriez pas deux capables de monter sur les *hustings* pour faire un *speech* et peut-être pas une pour être députée à Ottawa ou à Québec.

WAT.—Ah ! oui, le Canada est bien en retard. (*Il tire son couteau de sa poche et se prépare à tailler la table. Lajoie prend un morceau de bois.*)

LAJ.—*Here, man alive, take that piece of wood to chop.*

WAT.—Ah ! Vous parlez l'américain, M. Lajoie ?

LAJ.—*Yes, sir*, quand je suis de belle humeur.

(*Entre un serviteur.*)

LE SERV.—M. Waterspout, M. D'Arbant voudrait vous parler.

WAT.—Excusez, Monsieur.

LAJ.—Mille remerciements pour vos informations, M. Waterspout.

(*Wat. sort.*)

SCENE IVe.

LAJOIE, LATOUCHE.

LAJ.—*Good bye, great goose !* Eh bien ! Henri, n'est-ce pas qu'un Canadien-Américanisé est un curieux animal ?

LAT.—Oui : Après tout, je suis presque réconcilié avec M. Jedeau, dit Waterspout en américain.

LAJ.—Sois tranquille, il nous amusera plus d'une fois encore et je lui ferai passer d'ici à longtemps ses idées américaines.

LAT.—Croyez-vous donc que Waterspout restera par ici ?

LAJ.—Oui, c'est mon idée. Ecoute, Henri, ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces. Je parie que Jedeau cherche à acheter la terre d'un habitant assez simple pour le croire et s'en aller aux Etats.

LAT.—J'espère bien qu'aucun habitant ne fera une pareille sottise.

LAJ.—Je l'espère aussi ; mais qui sait ? On mène les hommes bien loin avec des contes bleus, et en leur faisant sonner de l'or aux oreilles. Plus d'un habitant a déjà vendu de bonnes terres au Canada, pour courir après la fortune aux Etats.

LAT.—Et au lieu de la fortune, il n'a souvent trouvé que la misere et la ruine.

LAJ.—C'est vrai ; et pourtant on émigre toujours. La voix d'un homme qui réussit, étouffe la voix de cent malheureux qui crèvent de faim là-bas. Des Canadiens font fortune aux Etats, je le sais bien. Mais ces hommes auraient aussi bien fait fortune au Canada ; ils étaient intelligents, laborieux et économes, tandis

que les fainéants et les ivrognes en Canada, restent encore des fainéants et des ivrognes aux Etats. Ils dépensent tout et meurent souvent quêteux.

D'ailleurs, la grande masse des émigrés en sera toujours réduite à gagner un écu ou au plus une piastre par jour pour dix ou onze heures de travail à la *factrie*. Quand avec cela ils auront payé la pension, soldé les comptes de l'épicier, du boucher et du boulanger, dis-moi s'il leur restera bien des piastres à mettre en banque ? De plus l'argent s'en va en belles toilettes, en pendants d'oreilles et en fanfreluches pour les filles, en habits de drap et en cigares pour les garçons, en pique-niques et en fêtes pour bien du monde. Aussi la plupart des Canadiens émigrés, n'auront-ils jamais aux Etats, un pied carré de terre à eux, jamais ils ne dormiront sous le toit d'une maison qui leur appartienne, jamais ils n'auront cent piastres valant pour les mauvais jours. Vienne la maladie ou la grève, et nombre d'entre eux seront là sur le pavé sans ressources et sans amis. Voilà la situation ! Si ces hommes au contraire, les jeunes gens surtout, s'étaient jetés avec courage dans les concessions, après quatre ou cinq ans de travail, ils auraient eu une belle terre, une bonne maison, du blé, des animaux, tout ce qu'il faut enfin pour se marier vite et vivre heureux.

Lat.—Mais, écoutez donc, M. Lajoie, voilà que vous parlez comme M. le Curé de St. Jérôme et le P. Lacasse.

Laj.—Donc, je parle bien ! Henri. Qu'est-ce que notre jeunesse s'en va faire aux Etats, quand nous avons de si belles terres à prendre par ici ? D'ailleurs, ces beaux Canadiens qui reviennent des Etats promettent plus de beurre que de pain. Ils ne disent pas tout. Ils ne parlent pas des tristes corvées qu'il leur faut faire là-bas : bousculés et sacrés par des Américains, qui souvent les traitent sans aucune pitié. Ils ne disent pas que les moulins paient juste le travail du jour. Qu'un père de famille tombe malade, la paie s'arrête. Plus de travail, plus d'argent, crève de faim ou de froid si tu veux, la fabrique ne s'en occupe pas. Ils ne disent pas combien de fois ils ont dû garder la maison, faute de chaussures à se mettre aux pieds, ou de chemise à se passer sur le corps. Mais quand ils reviennent au Canada, c'est à qui vantera le plus les Etats-Unis. Les Etats par ici, les Etats par-là, c'est là qu'on vit bien ! c'est là qu'on fait de l'argent ! La jeunesse les croit. Oh ! pour les Etats-Unis, partons pour Boston... Tas d'innocents que vous êtes ! Partez donc plutôt pour l'Ottawa et le Saguenay ! Là du moins vous aurez une bonne terre, le bonheur et la iberté.

Lat.—Bravo. M. Lajoie, vous parlez comme un livre..., faites-vous donc agent de colonisation !

Laj.—J'y songe Henri, c'est un beau rôle ! Notre avenir à nous, Canadiens, est là, au Nord. C'est là qu'il faut nous étendre puisque les Yankees au Sud, les Anglais à l'Est et à l'Ouest nous serrent les côtes. Mais le Nord est à nous, et le Nord peut nourrir des

milliers de Canadiens. Voilà ce que dit le curé de St. Jérôme il a raison.

LAT.—Vous oubliez un point important.

LAJ.—Lequel ?

LAT.—L'argent ! Il en faut pour coloniser.

LAJ.—C'est vrai ! Mais l'argent viendra. Le gouvernement pr met des chemins. M. le Curé de St. Jérôme a un plan de sociét cela paraîtra bientôt.

LAT.—Et cela fera du bruit ; car le curé de St. Jérôme se fa écouter quand il veut.

LAJ.—Tiens, Henri, moi, pour un, vieux garçon comme je su je donne à l'œuvre le quart de mon revenu, et je prends dix lo au Nominingue.

LAT.—Et moi, je vous donne ma voix pour être notre premi maire à Nominingue. J'y serai aussi. En attendant, allons tir une bonne touche de tabac canadien. (*Il sort.*)

SCÈNE Ve.

LAJOIE, D'ARBANT.

D'ARB.—Mon cher Lajoie, nous allons nous quitter. Je pars semaine prochaine pour les Etats.

LAJ.—Vous partez pour les Etats ! ce n'est pas possible, vo plaisantez ?

D'ARB.—C'est très-sérieux. La semaine prochaine, je pars po Boston avec ma famille.

LAJ.—Eh ! quoi, vous qui vivez si heureux sur votre terre, vo allez partir pour l'étranger ?

D'ARB.—Je veux faire fortune et établir mes enfants. Ici c'e impossible. Voilà vingt ans que je travaille et je n'ai pas pl d'argent que le premier jour.

LAJ.—Mais vous avez élevé une nombreuse famille, vous viv heureux, que voulez-vous de plus ?

D'ARB.—Je veux que mes enfants soient riches. En quelqu années nous mettrons de côté plusieurs milliers de piastres, Waterspout me l'affirme.

LAJ.—En est-il bien sûr ?

D'ARB.—Oh ! oui, il connaît les Etats.

LAJ.—Et vous croyez ce qu'il vous en dit ?

D'ARB.—Sans doute, je lui ai demandé des chiffres, j'ai to calculé, et je suis décidé à tenter fortune.

LAJ.—Ecoutez, M. D'Arbant, vous savez que je suis votre ami

D'ARB.—Je le sais, il y a vingt-cinq ans que nous nous co naissons.

LAJ.—Eh bien! Je vous parlerai franchement: Je crois que vous allez faire une grande sottise.

D'ARB.—Comment cela ?

LAJ.—M. Waterspout ne vous montre qu'un côté de la médaille. Il ne vous parle pas de la misère de tant de Canadiens aux Etats; de la cherté des vivres, des habits, des loyers, des difficultés de toutes sortes que rencontrent des étrangers ne connaissant ni la langue ni les mœurs du pays. Ici, vous êtes chez vous. Tout le monde vous aime : Au besoin, on vous aiderait de tout notre pouvoir. Ici, vous avez vos parents, vos amis, l'église du village, les tombeaux de vos morts. Là-bas, vous n'aurez rien de tout cela, vous serez seul au milieu de ces grandes villes américaines, sous les ordres d'un étranger sans sympathie pour vous. Vous allez jeter vos enfants dans ces manufactures, les exposer à ruiner leur santé, peut-être même à perdre leur religion et leur âme. Tout cela, pourquoi ? Pour gagner un peu plus d'argent. Je vous en prie, ami, réfléchissez pendant qu'il en est temps encore et n'allez pas chercher la misère aux Etats ?

D'ARB.—Je m'attends bien à avoir un peu de misère d'abord, mais après, j'ai espoir de réussir. Dans quelques années, nous reviendrons au Canada. D'ailleurs toutes mes mesures sont prises : Un notaire a déjà les titres de ma ferme, il doit la vendre la semaine prochaine. (*Tendant la main à Lajoie.*) Au revoir, ami, nous nous reverrons encore une fois, je l'espère, sur la terre du Canada ?

LAJ.—Je le souhaite, M. D'Arbant, d'ailleurs comptez toujours sur moi. Si mes pressentiments se réalisent et que vous soyez un jour dans l'embarras, rappelez-vous que vous avez en moi un ami dévoué à la vie, à la mort.

D'ARB.—Merci, ami, merci.

(*Ils sortent.*)

Toile tombe.

ACTE IIIe.

LA SCÈNE EST A BOSTON.

Une chambre pauvrement meublée, dans un coin un chevalet avec une toile commencée... Dans un autre coin un bureau de travail... Une bibliothèque et quelques livres... Violon suspendu à la muraille.

SCÈNE Ière.

ALAIN, JEAN, D'ARBANT.

ALAIN (*chante*)—Un Canadien errant...

D'ARB. (*rentrant*).—Comment mes enfants, déjà de retour ?

ALAIN.—Oui, mon père, c'est demain l'anniversaire de la bataille de Bunker Hill. Nous n'avons pas eu d'école cette après-midi

D'ARB.—C'est bien, mes enfants, vous vous reposerez demain.

JEAN.—Les jours de congé sont bien ennuyeux par ici. On ne sait pas où aller jouer dans ces grandes villes. Ce n'est plus comme en Canada.

D'ARB.—Tu penses donc toujours au Canada, Jean ?

JEAN.—Oh ! oui, mon père, toujours. Je voudrais bien y être encore.

ALAIN.—Mon père, est-ce que nous ne retournerons pas bientôt en Canada ?

D'ARB.—Tu ne te plais donc pas par ici, Alain ?

AL.—Non, mon père, pas du tout.

D'ARB.—Ici mes enfants, nous avons du travail et nous ramassons de l'argent.

AL.—Mais, mon père, en Canada, on n'a jamais manqué de rien

D'ARB.—Quand tu seras plus grand, Alain, tu comprendras qu'on a bien fait de venir aux Etats. Te plais-tu bien à l'école.

AL.—Pas beaucoup.

JEAN.—Ni moi non plus, mon père. Ces messieurs qui nous font la classe, ce n'est plus comme les chers frères du Canada. On ne peut pas les aimer. Ils ne disent jamais rien pour nous faire plaisir. Quand on leur parle, c'est, *yes sir*, *no sir*, ou ils ne font même pas attention à ce qu'on leur dit.

AL.—Et puis ils ne parlent jamais de religion, on croirait qu'ils n'en ont pas. C'est toujours de la grammaire et de l'arithmétique, pas autre chose.

D'ARB.—A la fin de l'année, je te mettrai avec Jean dans les *factries*. Aimeras-tu cela ?

AL.—Je ne sais pas ; mais j'aimerais mieux m'en retourner en Canada.

JEAN.—Mon père, savez-vous qui nous avons rencontré cette après-midi ?

D'ARB.—Non, qui donc ?

JEAN.—Notre frère, Gustave.

D'ARB. (*vivement*).—Comment, Gustave, vous a-t-il parlé ?

AL.—Oui, il nous a demandé de vos nouvelles, et nous a dit d'aller le voir.

D'ARB.— Ne faites pas cela, mes enfants, je vous le défends. Votre frère a commis une grande faute, ne le voyez plus.

(*Les enfants sortent.*)

SCÈNE IIe.

D'Arbant, Henri, Charles.

D'Arb.—(*S'occupant au bureau à revoir ses comptes... Entrent Henri et Charles.*)

Hen.—Tenez, mon père, voici la paie de la semaine, six piastres pour Charles et moi.

D'Arb.—C'est bien, Henri, avec les six que j'ai gagnées moi-même, cela nous donne douze, plus les deux piastres de ta sœur Marie, quatorze. Mais, où est-elle donc ta sœur, n'est-elle pas revenue avec vous de la manufacture ?

Ch.—Elle est allé voir le médecin. Elle souffre davantage de la poitrine aujourd'hui.

D'Arb.—La pauvre enfant ! Depuis qu'elle travaille à la manufacture elle est devenue bien délicate, elle si fraîche et si forte autrefois.

Hen.—Mon père, ce travail la tue. Laissez-là donc à la maison.

D'Arb.—Dans quelque temps, peut-être, mais maintenant c'est impossible. Depuis qu'un misérable nous a volé une grande partie de nos économies, il nous faut presque vivre au jour le jour. Les temps sont durs, les prix ont bien baissés et pourtant tout est si cher par ici. Ce n'est plus comme au Canada.

Hen.—Non, le cousin Waterspout ne nous avait pas parlé de cela.

D'Arb. (*un peu vivement.*)—Patience pourtant. On m'a promis une place mieux payée. De plus j'ai une bonne spéculation en train, si elle réussit nous serons riches bientôt, alors nous retournerons au Canada et nous vivrons heureux. J'attends des nouvelles aujourd'hui, je vais voir si M. Brown en a reçues. (*Il sort.*)

SCÈNE IIIe.

Henri, Charles.

Henri s'est mis au chevalet et commence à peindre... Il s'arrête et s'appuie la tête sur la main.

Ch.—Qu'as-tu donc, Henri, est-tu malade ?

Hen.—Un peu fatigué, mais ce n'est rien. Je vais reprendre mon travail tout à l'heure.

Ch.—Repose-toi donc. Après avoir passé la journée à la manufacture, peindre encore pendant trois ou quatre heures, c'est trop fort.

Hen.—Que veux-tu Charles ? Ne sommes-nous pas ici pour gagner de l'argent ?

Ch.—Notre père paraît avoir bon espoir dans sa spéculation.

HEN.—Charles, veux-tu savoir ma pensée? Je suis sûr que notr père va achever de se ruiner et de nous ruiner avec lui.

CH.—Commet cela?

HEN.—Le voici: nous autres Canadiens nous ne sommes pas d taille à lutter ici avec ces Yankees pour des spéculations. Nou sommes trop naïfs et trop crédules. Les spéculateurs s'emparen de nous et nous grugent. Mon père sait peu l'anglais, il ne conna pas le pays. Il croit tout ce qu'on lui dit. Justement l'homm pour être dupe. S'il a mis quelqu'argent dans ces entreprises, t verras, Charles, nous perdrons tout.

CH.—Allons donc, Henri, te voilà encore avec tes idées sombre Après tout, pourquoi ne réussirions-nous pas aux Etats comm tant d'autres Canadiens?

HEN.—Et pourquoi n'y péririons-nous pas aussi de misère comm tant d'autres Canadiens? D'ailleurs le malheur semble nous pou suivre. Il y a un an notre frère Gustave abandonnait sa religio et sa famille. Il y a six mois notre mère mourait de chagri d'avoir quitté le Can da et vu apostasier son fils aîné. Te rappelle tu, Charles, comme elle avait l'air triste, quand assise près d cette fenêtre, elle ne voyait devant ses yeux que les briques roug et les hautes cheminées des manufactures, qu'elle ne respira qu'un air empesté par le charbon? Comme elle regrettait notr ferme du Canada, l'air de nos campagnes et la vie tranquille qu nous menions au milieu de nos amis, et de nos compatriotes! T rappelles-tu, Charles, comme elle aimait nos vieilles chanso canadiennes? Eh bien! l'as-tu entendu une seule fois chant depuis que nous sommes venus aux Etats? Non, jamais, la pauv mère avait le cœur trop triste pour chanter. Au contraire je l' entendue gémir bien souvent, j'ai vu bien souvent les larm couler le long de ses joues. Elle nous cachait ses peines pour n pas nous attrister davantage. Le chagrin l'a tuée comme il tue notre sœur Marie, comme il me tuera moi-même si je ne revo pas bientôt le Canada. Et pourtant un de nos compatriotes l'a di "Le Canadien meurt mal à l'aise loin de son pays!" Tien Charles, tu n'as pas encore examiné ce tableau. Regarde et l dans mon cœur.

CH.—Notre ferme du Canada!...

HEN.—Oui, mon frère, le vieux manoir de la famille; la maiso où nous sommes nés, où nous avons si longtemps vécu heureu Ah! mon frère, pourquoi donc avons-nous quitter notre patrie Pourquoi avons-nous rêvé la fortune quand nous avions le bo heur?

CH.—Allons, allons, Henri, pas de découragement. De l'énergi et de la patience! Dans quelque temps nous pourrons retourn riches au Canada.

HEN.—Je le souhaite, mais je ne l'espère guère.

CH.—Ce que tu m'as dit de la spéculation de notre père m'i

quiète un peu. Je connais la compagnie, je vais aller aux informations. (*Il sort.*)

Henri se remet au travail... Chante " Un Canadien errant..." On frappe à la porte.

HEN. (*se lève*).—Qui peut venir à cette heure ? Comment, Gustave, c'est toi !...

SCÈNE IVe.

HENRI, GUSTAVE.

GUST.—Salut, Henri. Le vieux gentilhomme est-il à la maison ?

HEN.—C'est de notre père que tu parles, Gustave ?

GUST.—Sans doute.

HEN.—Non, il est sorti pour affaires.

GUST.—D'après ce que je vois, la position n'est pas plus brillante, toujours pauvre comme autrefois ?

HEN.—Oui, Gustave, toujours pauvre, mais toujours aussi fidèles à Dieu et au devoir.

GUST.—Allons, Henri, ne me garde donc pas rancune pour ce changement de religion. Après tout, nous continuons à prier le même Dieu, que ce soit dans une église ou dans un temple, qu'importe ?

HEN.—Comment, Gustave, qu'importe d'être protestant ou catholique ; de croire à la parole de Dieu ou de la rejeter ; de voir dans le Pape le chef de l'Eglise, ou le plus grand des imposteurs ; d'honorer la Ste. Vierge comme mère de Dieu, ou de ne voir en elle qu'une femme ordinaire ; d'affirmer ou de nier l'Eucharistie, la Pénitence, le Purgatoire ? Qu'importe d'admettre ces vérités ou de les rejeter ? Non, non, mon frère, sois en sûr, il n'y a qu'une religion et qu'une Eglise, comme il n'y a qu'une vérité, qu'un baptême, qu'un Dieu.

GUST.—Ah ! bah ! Pourvu qu'on soit honnête homme et que l'on serve Dieu selon sa conscience, cela suffit.

HEN.—Si on ne peut pas s'éclairer et s'instruire, soit ! Mais toi, tu n'as pas cette excuse là. Tu connais la vérité : tu as été élevé catholique. En apostasiant, tu le sais bien, tu as menti à ta conscience. Ce n'est pas pour être plus parfait que tu as changé de religion.

GUST.—Au moins, maintenant, je ne suis plus ennuyé par la morale des prêtres, la confession, le jeûne et autres pratiques de Rome ?

HEN.—Ces devoirs cessent-ils d'exister parce que tu les rejettes ? Depuis que tu es en Amérique n'as-tu plus d'âme à sauver ni de Dieu à servir ?

GUST.—Laisse-moi donc tranquille avec tes sermons. Voilà ce

qui m'empêche de te faire visite. Tu ne me parles jamais d'autre chose.

Hen.—C'est que vois-tu, mon frère, c'est là le plus rude coup qui nous ait frappé ici. C'est ce qui a brisé le cœur de notre pauvre mère et causé sa mort. (*Lui prenant les mains*). Gustave, je t'en conjure par tout l'amour d'un frère, par le salut de ton âme, par ce crucifix devant lequel tu priais jadis, et qui a reçu le dernier soupir de notre mère, reviens à la religion, redeviens catholique. Rappelle-toi les enseignements de ton enfance, les promesses de ton baptême, le jour de ta première communion. Réconcilie-toi avec ton Dieu. Gustave, songe à ton âme et à ton éternité ! Redeviens catholique !

Gust. (*ému*).—Je ne puis pas, Henri.

Hen.—Dieu t'aidera, fais le premier pas.

Gust.—C'est impossible !

Hen.—Impossible ! Pourquoi donc ?

Gust.—Parce que je perdrai de suite mon emploi, mes espérances, ma fortune.

Hen.—Comment cela, je ne comprends pas.

Gust.—Un mot te l'expliquera : j'ai une place avantageuse, et bientôt j'en aurai une meilleure encore, parce qu'après avoir renié ma religion, je suis entré dans les sociétés secrètes. Si je redevenais catholique, je perdrais tout et je me verrais en face de la misère.

Hen.—Eh bien ! Gustave, accepte. Sois énergique, accepte. Mieux vaut la pauvreté avec la paix du cœur, que la richesse avec le remords. Je t'en prie, redeviens catholique, accepte.

Gust.—Je n'en ai pas le courage.

Hen.—Demande-le à Dieu.

Gust.—Je n'ose pas... Plus tard, plus tard... tiens prends cet argent.

Hen.—Non, non, garde-le. C'est le prix de ton âme, malheureux !...

(*Gustave sort avec précipitation.*)

SCÈNE Ve.

Henri.

Hen.—Il est parti ! L'infortuné ! (*Se jetant à genoux aux pieds du Crucifix.*) O mon Dieu ! Toi le témoin de nos joies d'autrefois, de nos douleurs d'aujourd'hui, toi qui reçut le dernier soupir de ma mère, je t'en conjure, sauve mon frère. Si pour obtenir cette grâce, il faut un sacrifice, je t'offre ma vie. Prends-là, mais sauve mon frère !

SCÈNE Ve.

D'ARBANT, HENRI.

D'Arbant entre précipitamment et se laisse tomber sur un siége.

D'ARB.—Tout est perdu ! Ruiné, je suis ruiné !

HEN.—Comment, mon père, que dites-vous là ?

D'ARB.—Toute notre fortune est perdue. J'avais placé ce qui me restait d'argent sur une compagnie de chemins de fer de l'Ouest. Elle est en faillite.

HEN.—Et tout est perdu ?

D'ARB.—Oui, tout est perdu. Les directeurs se sont enfuis avec $200,000. Les scélérats ! Que Dieu leur demande compte un jour de nos larmes et de notre désespoir ! C'est fini ! Nous voilà dans la misère la plus profonde. Tout a péri ! Nous n'avons plus rien....

HEN.—Mais, mon père, il nous reste encore les économies de notre mère.

D'ARB.—Hélas ! mon fils, je te l'ai dit : tout est perdu ?

HEN.—Eh quoi ! mon père, même cet argent ?

D'ARB.—Oui, Henri, même cet argent ! J'étais si sûr du succès que sans vous en parler, je l'avais mis dans cette spéculation. Je vous ai ruinés ; vous aurez le droit de me le reprocher.

HEN. (*vivement*).—Jamais, mon père, jamais ? Nous connaissons trop votre bon cœur. Vous vouliez notre bonheur, Dieu ne l'a pas permis, mais jamais nous ne vous reprocherons votre malheur.

D'ARB.—Oui, Dieu m'en est témoin ! Je désirais surtout votre bonheur.

HEN.—Eh bien ! mon père, retournons au Canada ? Là, nous avons des parents et des amis.

D'ARB.—Qu'irions-nous faire en Canada ? J'ai vendu ma terre. Nous ne pouvons pas y travailler dans les manufactures. Puis, je l'avoue, Henri, je n'ai pas le cœur d'aller tendre la main à nos parents, et de leur faire connaître nos malheurs. Non, il vaut mieux encore cacher ici notre misère.

HEN.—Le gouvernement de Québec offre de repatrier les Canadiens, profitons-en, mon père, retournons au Canada ?

D'ARB.—Pas maintenant, Henri. Essayons encore. On m'a bien des fois promis un emploi plus élevé dans la manufacture. Quand M. Sharp saura le malheur qui m'a frappé, j'espère qu'il me viendra en aide. Je vais de suite lui rappeler ses promesses. (*Il sort.*)

SCÈNE VIIe.

HENRI, CHARLES.

Henri reste quelque temps pensif, la tête entre ses mains... Charle[s] entre.

HEN.—Tu sais la triste nouvelle ?

CH.—Oui, je sais tout, j'étais avec mon père quand on a annonc[é] la faillite. Tout est perdu !

HEN.—Sais-tu aussi que l'héritage de notre mère...

CH.—Oui, oui, notre père l'a jeté dans cette spéculation. Il m[e] l'a dit. Mais tiens, Henri, ne parlons plus de cela. Je ne voudrai[s] pas manquer de respect à notre père. Il a fait pour le mieu[x]. Pourtant quand je pense à tout cela, la tristesse et la colère m[e] montent au cœur.... N'en parlons plus.

(*On frappe à la porte.*)

SCÈNE VIIIe.

HENRI, CHARLES, DÉLÉGUÉS.

1er DÉL.—Est ce ici que reste un Canadien du nom de D'Arbant employé à la *factrie* de Sharp ?

CH.—Oui, nous sommes ses fils.

1er DÉL.—Ah ! bien, nous avons un message pour lui et pou[r] vous aussi. Les ouvriérs sont en grève à partir de demain. Nou[s] voulons seulement 10 heures de travail et 30 cts. d'augmentatio[n] par jour.

CH.—Mais, nous n'appartenons pas à l'Union.

2e DÉL.—Peu importe ! Vous travaillez dans la *factrie*, vous devez suivre les règles de l'association.

HEN.—Mais, on ne se plaint pas de douze heures de travail. Je ne vois pas pourquoi cette grève. Elle n'aboutira à rien.

2e DÉL.—Ce n'est pas votre affaire. L'Union a passé ces résolu-tions. Les ouvriers doivent s'y soumettre. Jusqu'à nouvel ordre on ne travaillera dans la manufacture.

CH.—Et qui nous donnera du pain ? Nous n'avons que notre travail pour vivre.

1er DÉL.—La caisse de l'Union soutient la grève. Combien êtes vous ici ?

CH.—Mon frère et moi travaillons avec notre père et une sœu[r] à cette manufacture.

1er DÉL.—Vous et votre père, vous recevrez chacun 30 cts durant la grève.

CH.—Et ma sœur ?

1er Dél.—Les hommes seuls sont en grève. Les femmes ne sont pas supportées.

Ch.—Eh bien ! je n'accepte pas la grève.

2e Dél.—Comment tu n'acceptes pas la grève ?

Ch.—Non, je ne vois pas pourquoi je me soumettrai aux lois d'une société que je ne connais pas. Demain j'irai à la manufacture et j'y travaillerai.

2e Dél.—Demain, tû n'iras pas à la manufacture, et tu n'y travailleras pas.

Ch.—Pourquoi ?

2e Dél.—Parce qu'on t'en empêchera.

Ch.—De quel droit ? Ne suis-je pas libre ?

2e Dél.—Non, tu n'es pas libre de faire manquer la grève. La majorité des ouvriers l'a décidée, tu dois te soumettre. Tu ne sembles pas encore bien connaître nos usages ici ; mon garçon, tu n'es plus en Canada.

Ch.—Je suis sur une terre libre où chacun peut parler et agir comme il lui plaît. Je vous le répète. Je veux travailler pour soutenir ma famille. Demain j'irai à la manufacture. Si j'ai besoin de protection, la loi me la donnera.

Dél.—Ecoute, jeune homme, ne fais pas cela.

Ch.—Pourquoi ?

Dél.—Tu aurais à t'en repentir ?

Ch.—Je le ferai. Demain mon frère et moi nous serons à la manufacture.

Dél.—C'est bien ! Nous y serons aussi.

(*Les délégués sortent.*)

SCÈNE IXe.

HENRI, CHARLES.

Hen.—Charles, songes-tu sérieusement à aller travailler demain ?

Ch.—Sans doute. Vit-on jamais une tyrannie pareille. N'avons-nous pas droit au travail ? D'ailleurs, il nous faut du pain. J'ai promis d'y aller, j'irai.

Hen.—C'est bien, Charles, je t'accompagnerai. S'il y a des dangers, nous les partagerons. Allons de suite trouver le patron.

(*Ils sortent.*)

Toile tombe.

ACTE IVe.

Une maison de revendeur, vieux habits, vieilles défroques. Le revendeur au comptoir avec son fils.

SCÈNE 1ère.

SKINNER ET SON FILS.

PÈRE.—As-tu revu le riche espagnol qui nous achète des tableaux ?

FILS.—Oui, mon père. Il est venu aujourd'hui et a pris les deux dernières peintures du jeune Canadien.

PÈRE.—Henri D'Arbant ?

FILS.—Oui, mon père.

PÈRE.—Combien les a-t-il payées ?

FILS.—Quarante dollars pièce.

PÈRE.—C'est bon ! Nous les avions eues pour cinq dollars. Reste trente dollars de bénéfices. On fait d'assez bonnes affaires avec ces Canadiens.

FILS.—L'Espagnol désirait beaucoup savoir où demeure le peintre. Il voulait lui commander d'autres tableaux...

PÈRE. (*vivement*).—Tu ne lui as pas dit j'espère ?

FILS.—Je lui ai fait une petite histoire. Ces tableaux viennent du Canada par des agents etc., etc.

PÈRE.—C'est bien, mon fils. Car, vois-tu, s'il connaissait ce jeune D'Arbant, nous perdrions d'assez jolies bénéfices.

FILS.—Il y a une demi-heure, j'ai reçu une autre visite assez plaisante. Deux jeunes Canadiennes sont venues emprunter $2, devinez sur quoi ? Sur une paire de bottines neuves. Pour m'attendrir, elles m'ont dit que leur mère n'avait pas de pain à la maison, qu'elles étaient bien pauvres, qu'elles n'avaient pas d'ouvrage, etc., etc.

PÈRE.—Les pauvres demoiselles ! Combien leur as-tu donné sur ces bottines ?

FILS.—Une piastre.

PÈRE.—Hum ! Ces bottines en valent bien trois, mais tu aurais pu leur donner un écu seulement ou trois trente sous, au plus. Mon fils, ne nég ige aucun profit, petit ou grand, c'est le moyen de faire fortune. Retiens bien ceci, mon fils.

FILS. (*Tenant une montre*).—Tenez, voici encore une autre acquisition. Une montre canadienne. Un vieux Canadien voulait avoir le médecin pour son fils, qui se mourait disait-il. Le vieux pleurait et se lamentait, et voulait avoir au moins dix piastres pour cette montre. Je lui en ai offert deux, et il a accepté.

PÈRE.—Bien, mon fils. Dans notre métier, vois-tu, il faut tou-
urs le sang froid d'un chirurgien qui fait une opération. Notre
outique est un hôpital : toutes les misères humaines y passent.
couter ces lamentations, ce serait nous ruiner. (*Regardant par*
fenêtre...) Ah ! Ah ! Je vois venir une de nos bonnes pratiques.
aisse-moi seul avec lui, Isaac.

SCÈNE IIe.

SKINNER, D'ARBANT.

SKIN.—Bonjour, M. D'Arbant, votre très-humble serviteur. Je
uis très-heureux de vous voir.

D'ARB.—Monsieur Skinner, je viens vous demander un service.

SKIN.—Certainement, M. D'Arbant, certainement avec le plus
rand plaisir. Je suis votre ami, vous le savez. Avez-vous besoin
'argent ? Je vous en prêterai bien volontiers.

D'ARB.—Merci, Monsieur. C'est justement pour cela que je viens
ous trouver. Ah ! Monsieur, il m'est arrivé un grand malheur.

SKIN.—Hein ! Comment ? Quoi donc ?

D'ARB.—Je suis complètement ruiné.

SKIN.—Pas possible !

D'ARB.—Une faillite m'a tout enlevé. De plus, mes créanciers
e menacent d'une poursuite, si je ne trouve pas $30 à emprunter.
e vous en prie, monsieur, sauvez-moi, avancez-moi cette somme
vingt-cinq pour cent, si vous le voulez.

SKIN.—Ah ! certainement, sans doute. Je ne demande pas
ieux. Mais, vous savez, M. D'Arbant, les temps sont durs, l'argent
t rare. Avez-vous des sûretés à me donner ?

D'ARB.—Vous me connaissez, Monsieur, je suis homme d'hon-
eur, je vous rembourserai cet argent dans trois mois.

SKIN.—Hum ! Oui, vous êtes homme d'honneur... Mais la maladie
eut venir, le travail peut manquer... Il me faudrait d'autres
retés, M. D'Arbant.

D'ARB.—Eh bien, voici le dernier tableau de mon fils. Com-
ien m'en donnez-vous ?

SKIN. (*Examinant le tableau*).—Ces paysages se vendent mal. J'ai
 bien de la peine à placer les derniers. Pourtant, voyons, afin
e vous obliger, je vous en donnerai encore $5.00 comme pour les
utres.

D'ARB.—Mais, ce tableau en vaut au moins 20 ! Mon fils, Henri,
passé bien des nuits à ce travail.

SKIN.—Nous avons fait très-peu de bénéfice sur les autres, très-
eu. C'est seulement pour vous obliger que je le prendrai à $5.

D'ARB.—Eh bien, pour mes enfants, je ferai les derniers sacri-

fices (*tirant son alliance*). Tenez, avec le tableau, prenez aussi cett alliance. C'est la bague de noces de ma pauvre femme ; donnez moi les $30 dont j'ai besoin.

Skin.—Impossible, M. D'Arbant. Pour ces deux articles, je pui à peine vous offrir la moitié de cette somme.

D'Arb.—Mais, cette bague est montée en or. Elle coûta cin quante piastres. Je vous en supplie, Monsieur, ayez pitié de moi. Sauvez-moi en m'avançant cette somme ; pour moi c'est la vie. Vous êtes père de famille. Au nom de l'affection que vous avez pour vos enfants, je vous en prie, sauvez-moi.

Skin.—Je vous l'ai dit, M. D'Arbant, je vous offre quinze piastres pour ces deux articles. C'est mon dernier mot.

D'Arb.—Ainsi, vous refusez.

Skin.—Je ne puis vous donner davantage.

D'Arb. (*S'avançant vers lui*).—Misérable !

(*Abraham recule et paraît effrayé.*)

D'Arb.—Vous voulez donc me pousser au désespoir ou à la folie ! Je suis sur le bord d'un abîme ; vous pouvez me sauver en me tendant la main, et vous refusez !... Ne craignez rien, monsieur, je ne vous ferai pas de mal ! Mais puissiez-vous ne jamais sentir les terribles souffrances que j'endure maintenant dans le cœur !

Allons ! J'ai tort de me plaindre ! C'est moi qui suis coupable ! Fou, insensé que j'étais ! Je me suis moi-même jeté dans cet abîme de misère ! Que Dieu me vienne en aide !... (*Il sort.*)

(*La Scène change. Elle représente le logement de D'Arbant, une pauvre chambre... divers objets sur la table... livres, montre, violon.*)

SCÈNE IIIe.

Encanteur... Quelques acheteurs... D'Arbant est dans un coin de la chambre, assis entre ses deux enfants.

Encant.—Allons, messieurs, à huit piastres la montre canadienne !... huit piastres...

Voix.—Trois piastres.

Enc.—Trois piastres... Personne n'enchérit ?... Vendue à M. Skinner.

Enc.—De superbes livres canadiens : Histoire du Canada. Foyer des Familles... une piastre... une piastre... (*Silence*)... 40 cts...

Voix.—Cinquante.

Enc.—Vendus à M. Skinner...

Enc. (*Prend le violon*).—Un magnifique violon canadien ! Il vaut bien vingt-cinq piastres... Voyons, messieurs, à quinze piastres le violon. (*Silence*)... A dix piastres... (*Silence*) (*à D'Arbant*) Allons, M

D'Arbant, jouez-nous un petit air sur votre violon... la Canadienne, par exemple...

D'ARB.—Allez, monsieur, faites votre métier !...

ENC.—Je ne voulais pas vous offenser, monsieur, c'était seulement pour faire valoir votre violon. Allons, messieurs..., huit piastres..., six piastres..., ajoutons encore ces chansons canadiennes..., cinq piastres.

VOIX.—Cinq piastres...

ENC.—Adjugé !... Vendu à M. Skinner... Voyons nos comptes... Dû : $14.50. Montre, $8... Livres, $1.50... Violon, $5... $14.50. Correct... (*Il ramasse ses papiers, puis se dirige vers D'Arbant, il lui tape familièrement sur l'épaule*). Allons, mon brave homme, du courage ! Ne vous désespérez pas pour cela ! J'ai déjà vendu pas mal de ménages canadiens par ici... mais la bonne chance revient après. Adieu ! (*Il sort*).

SCÈNE IVe.

D'ARBANT ET SES ENFANTS ALAIN ET JEAN.

D'Arbant vient s'asseoir près de la table... Ses deux fils se tiennent à sa droite.

D'ARB.—Ils sont partis, enfin ! Oh mon Dieu ! que j'ai souffert pendant cette heure !

ALAIN.—Mon père, va-t-on souper bientôt ? J'ai bien faim !

D'ARB.—Attends le retour de tes frères, Alain. Ils vont peut-être rapporter de l'argent. Il n'y a plus de pain à la maison.

JEAN.—Mon père, j'ai froid ! Le feu s'éteint dans la cheminée.

D'ARB.—Mets ce châle sur tes épaules. Jean. Il n'y a plus de bois à la maison.

JEAN.—Mais, vous, mon père, n'aurez-vous pas froid ?

D'ARB.—Non, mon fils, ne pense pas à moi.

ALAIN.—Mon père, qu'avez-vous donc ? avez-vous de la peine parce que je vous ai dit que j'avais faim ? C'est passé maintenant. Je vais bien dormir et je ne penserai plus à souper.

JEAN.—Comme vous avez l'air triste, mon père, êtes-vous malade ?

D'ARB. (*Avec agitation*) —Oui, je suis malade ! J'ai le cœur brisé par la douleur et le désespoir.

(*Se levant*). Mes enfants, n'oubliez jamais de votre vie, le jour où des étrangers ont emporté les souvenirs de notre famille, parce que votre père n'avait pas d'argent pour payer ses dettes ! Le jour où vous avez eu froid, et votre père n'avait pas de bois pour vous réchauffer, le jour où vous avez eu faim et où il n'y avait plus de pain à la maison ! Que ce souvenir fatal s'enfonce dans votre cœur,

comme la pointe d'un poignard, et plus tard, si Dieu bénit travaux, rappelez-vous ce jour terrible... ayez pitié des m heureux ! (*Il retombe sur son siége et se cache la tête dans les mai*

(*Les enfants se tenant par la main.*)

(*Air de la romance de Richard Cœur de Lion.*)

(*Très-lent et pathétique.*)

CHANT DE CHARITÉ.

(*1er couplet chanté par Alain.*)

Du haut des cieux, ô Père,
Dont le nom est si doux,
Entendez la prière
De pauvres enfants à genoux !
Secourez-nous dans la misère,
Nous avons faim ;
Donnez du pain !
Exaucez-nous, o Père !
Pitié, pitié, pour nous !

II

(*Chanté par Jean.*)

Du haut des cieux, o Père,
Dont le nom est si doux,
Entendez la prière
De pauvres enfants à genoux !
Le feu s'éteint dans la chaumière,
Les jours sont froids,
Donnez du bois !
Exaucez-nous, o Père,
Pitié, pitié pour nous.

III

(*Les deux enfants ensemble.*)

O riche de la terre,
Quand le pauvre à genoux,
Vous redit sa misère,
Au nom de Dieu, secourez-nous !
C'est Jésus même, votre frère,
Qui tend la main !
Soyez chrétien !
Exaucez-nous, o frère,
Pitié, pitié pour nous ?

D'Arb.—Mes enfants, vos frères ne rentrent pas ; allez do voir ce qui les retarde.

(*Les enfants sortent.*)

tard, si Dieu bénit vo
e... ayez pitié des ma
che la tête dans les mains

œur de Lion.)

e.)

TÉ.

oux !
sère,

ux !
umière,

nous !
re,
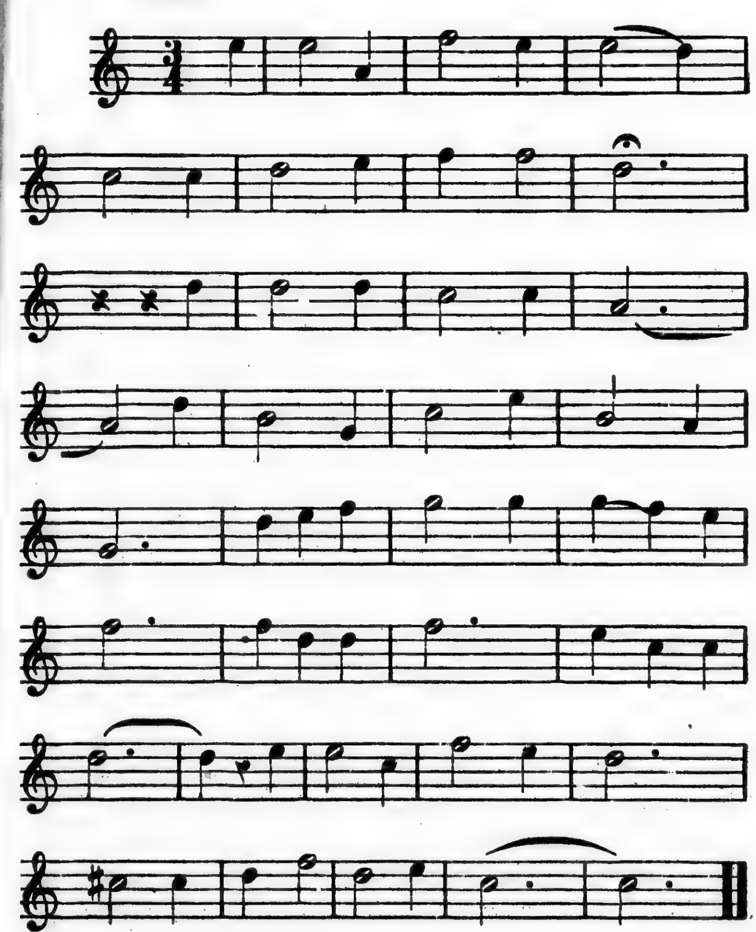
trent pas ; allez donc

ACTE IVme

ROMANCE DES ENFANTS.

AIR DE *Richard Cœur de Lion.*

Lent.



SCÈNE Ve.

D'ARBANT.

Voilà donc où m'ont conduit mes rêves d'ambition et de fortune ! à la misère la plus profonde, à la ruine la plus irréparable !... Insensé que j'étais ! J'avais au Canada tout ce qu'il fallait pour être heureux : une bonne terre, des parents, des amis nombreux. Mes enfants ignoraient la misère, et moi aussi, je l'ignorais comme eux ! Je la connais maintenant !... Voilà 3 ans que j'ai traîné ma famille ici, et dans ces trois ans, que de misères, que de malheurs, que de larmes ! J'ai vu mourir sur la terre étrangère, la mère de mes enfants, et une voix me disait au fond du cœur : " C'est toi qui lui as donné le coup de mort ! " J'ai vu mon fils aîné renier sa religion, abandonner son Dieu, et m'abandonner moi-même !

Et maintenant, mes enfants et moi, nous voilà sans asile, sans amis, sans ressource et sans pain ! Oh mon Dieu ! pardonnez-moi ma folie ! Ne la faites pas retomber sur la tête de mes pauvres enfants ! Secourez-nous, Seigneur... Seigneur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous ! (*Il retombe sur son siége.*)

SCÈNE VIIe.

D'ARBANT, GUSTAVE.

GUST.—Mon Père, puis-je entrer ?

D'ARB.—Oui, Gustave, viens maintenant ! Viens voir la misère de ton père, et la ruine de ta famille. Regarde cette chambre, mon fils. Tous nos meubles ont été saisis et vendus, tous, jusqu'au lit où mourut ta pauvre mère. Regarde, nous voilà maintenant sans argent, sans pain, sans bois pour nous chauffer. Regarde, et s'il te reste encore un peu de cœur dans la poitrine, pleure avec nous, et repent-toi, car cette ruine est en grande partie ton ouvrage.

GUST.—Comment, mon père, que dites-vous là ?

D'ARB.—Oui, mon fils, la malédiction est tombée sur nous du jour où tu offensas ton Dieu en reniant ta religion. A partir de ce jour fatal, rien ne nous a réussi : nous avons été volés, dépouillés de tout, et nous voilà maintenant réduits à la plus profonde misère. Ton apostasie m'a brisé le cœur !

Et ta mère ! Gustave, sais-tu le coup que tu lui as porté ? Ecoute ; mon fils, depuis que tu as renié ta religion je n'ai plus jamais vu sourire ta mère un seul moment ! Souvent, au contraire, je l'ai surprise toute en larmes, les mains jointes, la tête baissée. Elle priait pour toi, Gustave ?

Puis quand vint la mort, sa dernière parole fut encore pour toi. "Que Dieu pardonne à mon fils, dit-elle ; son apostasie m'a tuée. Que Dieu lui fasse miséricorde."

Gust. (*Se jetant à genoux*).—Pardon, mon père, pardon !...

D'Arb.—Demande d'abord pardon à Dieu mon fils, après cel ton père te pardonnera aussi. Redeviens catholique et tout ser oublié !

Gust.—(*Se relevant*) Pas maintenant, mon père, c'est impossible.. plus tard, plus tard.

D'Arb.—Es-tu sûr de l'avenir ? Maintenant, mon fils, mainte nant ! Laisse-toi toucher par Dieu. Redeviens catholique ?

Gust.—Je vous le répète, mon père, je ne puis pas maintenant c'est impossible !

D'Arb.—Pourquoi donc ?

Gust.—Je vous en supplie, n'insistez-pas, ne m'interrogez pas !.. c'est un secret que je ne puis pas vous dire... Bientôt, mon père je redeviendrai catholique.

D'Arb.—Que Dieu aie pitié de toi, mon fils !

SCÈNE VIIe.

Gustave, D'Arbant, Henri, Charles, Emile, Jean.

Ch. (*Entrant précipitamment*).—Mon Père, Henri est blessé !...

D'Arb.—Henri est blessé ! Que dis tu ?

Ch.—Les hommes de la grève ont voulu nous empêcher de tra vailler : Henri a reçu un coup de *revolver* dans la poitrine.

D'Arb.—Ah ! Mon Dieu ! vite un médecin et un prêtre !

Ch.—Je les ai envoyé chercher... Voici mon frère.

(*On apporte Henri sur un brancard.*)

D'Arb. (*Se jetant sur lui*).—Henri, mon fils, Henri !

Hen.—Rassurez-vous, mon père, je souffre moins maintenant.

D'Arb.—Henri, tu n'aurais pas dû braver ces hommes.

Hen.—Mon père, il fallait du pain à la maison, Dieu aura piti de vous !... (*Apercevant Gustave.*)Ah ! Gustave ! Ecoute, j'ai quel que chose à te dire... Approche-toi... J'ai beaucoup prié pour toi Gustave, pour ta conversion, j'ai offert ma vie à Dieu. Il m' exaucé, je crois...

Gus. (*Lui prenant les mains.*)—Henri, oh ! mon frère, Henri.

Hen.—Je t'en conjure, Gustave, reviens à ta religion... ; red viens catholique..... Je mourrai content.....

Gus.—Henri, je ne tiens plus contre ma conscience et ton d vouement, oui, je me rends, je vais redevenir catholique.

Hen.—Oh ! merci mon Dieu ! merci...

Gus. (*Se jetant aux genoux de son père.*)—Pardon, mon père, pa don. je suis catholique.

D'Arb. (*Le relève et le serre dans ses bras.*)—Que Dieu te pa donne, mon fils, comme je te pardonne moi-même !...

SCENE VIIIe.

LES MÊMES.—(*Entre un messager.*)

MESS.—Voici une lettre pressée ; lisez de suite.

D'ARB. (*Lit.*)—Bénissons Dieu, mes enfants. C'est le salut ! Un ami nous a acheté une terre dans la vallée de l'Ottawa... Il nous envoie $100 pour le voyage. Henri, tu vivras pour revoir ta patrie et être heureux en Canada ! A genoux, mes enfants, remercions Dieu de sa miséricorde !

(*La famille s'agenouille en silence autour du blessé.*)

Toile tombe.

Acte Ve.

La scène est au lac Nominingue, comté Loranger. Une maison de colons.

SCENE 1ère.

D'ARBANT, LAJOIE, CHARLES.

LAJ. (*entrant.*)—On vous la souhaite bonne et heureuse, M. D'Arbant.

D'ARB.—Merci, monsieur Lajoie, merci de cœur.

LAJ.—Tenez, voici mon bouquet de fête. (*Il donne un rouleau de papier.*)

D'ARB.—Les titres de notre terre ! oh ! que vous êtes bon, cher ami. Que Dieu vous récompense de votre bon cœur.

LAJ.—Ne faut-il pas s'aider entre amis ?

D'ARB.—Nous vous devrons le bonheur dans cette belle vallée de l'Ottawa.

LAJ.—Bon, bon ! Laissons ça là. Je suis si heureux de me retrouver avec vous ! Mais, à propos... Savez-vous la nouvelle de St-Jérôme ?...

D'ARB.—Non, quoi donc ?

LAJ.—La terre de Jedeau vient d'être saisie et vendue par le shériff.

CH.—Tant mieux ! Dieu enfin fait justice.

D'ARB.—Que dis-tu là, Charles ? Tu ne devrais pas parler ainsi.

CH.—Ce misérable nous avait fait trop de mal ! Nous faire partir pour les Etats, afin d'acheter notre ferme, c'était une indignité ! Il fallait une punition.

D'ARB.—Charles, tes paroles me font de la peine. En accusant Jedeau, c'est moi aussi que tu accuses. Je n'aurais pas dû l'écouter.

CH.—Oh ! mon père, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je vous en prie, oublions le passé, vous avez fait pour le mieux.

D'ARB.—Oui, mon fils, oublions le passé, mais oublions tout, pardonnons aux autres comme nous voulons nous-mêmes être pardonnés, c'est la loi du Chrétien.

LAJ.—Ton père a raison Charles, ne pense plus au passé, oublie et pardonne.

CH.—Eh bien ! j'oublie et je pardonne. C'est la dernière fois que je parle mal de M. Jedeau.

(*Entre Henri en costume de travail.*)

SCENE IIe.

LES MÊMES—HENRI (*il salue Monsieur Lajoie.*)

D'ARB.—Tiens, Henri, vois donc le beau cadeau de fête que m'apporte M. Lajoie : les titres d'une terre de 60 par 30...

HEN.—M. Lajoie est bien le meilleur ami et le meilleur homme du monde.

D'ARB.—Tu as raison, mon fils, on ne saurait trop remercier Dieu et notre bon ami M. Lajoie.

LAJ.—Remercier Dieu, M. D'Arbant, c'est très-bien, mais remercier M. Lajoie ça n'en vaut guère la peine. Savez-vous qui vous devez remercier le plus après Dieu ?

D'ARB.—Non, qui donc ?

LAJOIE.—Le chemin de fer de St. Jérôme et son curé ! C'est lui qui nous a ouvert ces belles vallées ! C'est lui qui a poussé les Canadiens par ici, et, quand il s'en mêle, vous savez s'il pousse fort, le curé de St. Jérôme !

Honneur donc au Christophe Colomb de la vallée de l'Ottawa ! On lui dressera un jour une statue sur la place publique de Nominingue !

Ah ! mais, excusez un peu. Je m'en vais voir à la fête. (*Il revient.*) A propos, voyons donc notre chant pour ce soir... Allons, Henri, envoie.

LA COLONISATION.

(DIALOGUE.)

PÈRE.
Allons, mon fils, Pierre,
Disait un bon père,
Aimerais-tu çà
D'être un avocat ?

PIERRE.
Faut trop de gros livres,
Trop songer aux vivres,
Beaucoup trop longtemps
Chercher des clients !
Nenni, nenni dà,
Nenni, mon père,
Avocat n'est pas mon affaire,
Non, non, non, non !

PÈRE.
Que choisis-tu donc,
Dis-moi, mon Pierre ?

, mais oublions tout,
ns nous-mêmes être

plus au passé, oublie

'est la dernière fois

vail.)

r Lajoie.)

cadeau de fête que
60 par 30...
le meilleur homme

urait trop remercier

très-bien, mais re-
ine. Savez-vous qui

son curé ! C'est lui
i qui a poussé les
us savez s'il pousse

vallée de l'Ottawa !
place publique de
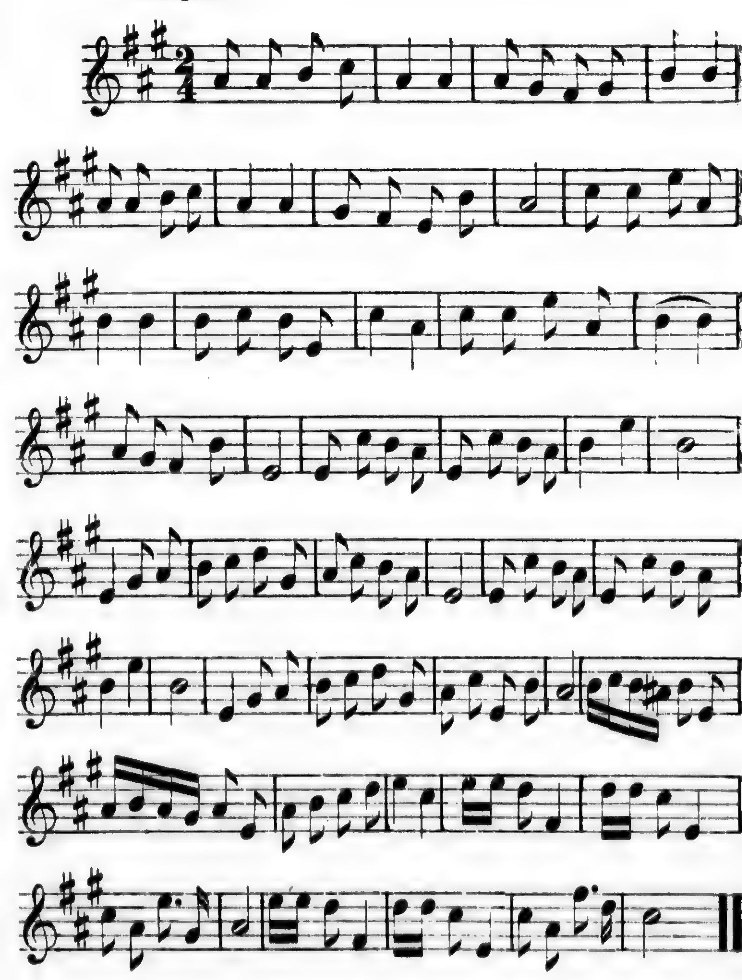
à la fête. (*Il revient.*)
r ce soir... Allons,

re.

ACTE Vme

CHANT DE COLONISATION.

Allegro.



PIERRE. —Aller au nord, être colon
Voilà du bon !
PÈRE. Allons fais ta malle,
Pour le Nord, emballe,
Courage ! et sois sage !
TOUS ENSEMBLE. (*bis.*) { Amis chantons
Vivent les Colons !

II.

PÈRE. Et toi, mon Prospère,
Tu diras, j'espère.
Qu'être médecin
Te convient fort bien ?
PROSPÈRE. La peste est trop rare,
La mort trop avare,
Et les médecins
Bloquent tous les coins.
Nenni, nenni dà,
Nenni, mon père,
Médecin n'est pas mon affaire.
Non, non, non, non !
Que choisis-tu donc ?... etc.

III.

PÈRE. Enfin, toi, Jean-Pierre,
Laisses-tu la terre,
Seras-tu content,
D'être un commerçant ?
JEAN-PIERRE. Grand merci, mon père,
Je crains la misère,
Plus d'un commerçant
Fait du mauvais sang !
Nenni, nenni dà...... etc.
Commerçant n'est pas mon affaire.
Non, non, non, non ?...... etc.

LAJOIE.—Bon ! Çà marchera comme sur des roulettes. Au revoir, amis, à bientôt. (*Il sort.*)

SCENE III.

D'ARBANT, CHARLES, HENRI.

HEN.—Quelle différence avec l'an dernier, mon père !

D'ARB.—Oui, Henri. L'an dernier, à Boston, la misère. Cette année le bonheur. Que Dieu en soit béni.

CH.—Nous avons de beaux jours devant nous désormais.

HEN.—De la bonne terre tant qu'on veut, de beaux bois, de belles rivières, des lacs magnifiques, l'air pur, la liberté ! Ah ! à la bonne heure, parlez-moi du Nominingue pour y planter sa tente et être heureux !

D'ARB. (*souriant.*)—Toujours le même, Henri, toujours un peu artiste.

HEN.—Cela n'empêche pas le travail d'aller son train. N'est-ce pas, Charles ?

Ch.—C'est vrai ! Henri bûche comme quatre et trouve encore le temps de flâner.

Hen.—Oui, j'aime cela. La journée finie, j'allume la pipe et je flâne. Je regarde les belles choses que nous avons ici. Savez-vous, mon père, que de ma concession, le coup-d'œil est splendide ! La forêt descend en pente douce jusqu'au lac. Les îles sont là comme des corbeilles de verdure. Des milliers d'oiseaux passent sans cesse de l'une à l'autre. Ils chantent, crient, ils s'amusent, ils ont l'air heureux, si heureux, que les poissons sautent hors de l'eau pour mieux les voir et les entendre ; au moins c'est ce que j'imagine. La presqu'île se bâtit vite : l'église brille comme un phare aux derniers rayons du jour, et parait sourire à l'habitant qui revient fatigué à la maison. Les chevaux ont l'air heureux de pouvoir enfin souper et prendre un peu de repos ; les vaches ruminent gravement, en attendant la fermière. Puis les oies et les poules, rentrent au logis paisiblement, comme de bonnes créatures qu'elles sont ! Les canards, eux, font plus de façons. Ils s'en viennent l'un derrière l'autre, sans se presser, l'air de vrais écoliers que la cloche appelle à l'étude. Ah ! ces canards m'amusent énormément. Ils ont l'air si bons enfants, si insouciants, si "je m'en moque pas mal" quand ils s'en reviennent d'une jambe sur l'autre, jetant avec indifférence, à droite et à gauche, leur chant du soir. Vrai, le canard est une curieuse bête. Il me rappelle certains types de Boston..., mais les canards valent bien mieux, c'est sûr.

Et les enfants donc ! Faut les voir avec leur bonne grosse mine réjouie ! des joues rouges comme des coquelicots, de grands yeux noirs, du sang et de la santé plein la peau. J'aime à les voir courir, se rouler sur l'herbe, sauter dans les canots ou marquer toutes leurs dents blanches dans des patates et des galettes de sarrasin. A la bonne heure ! voilà des enfants qui valent la peine d'être regardés. Quelle différence avec les petits *yankees* de Boston !...

Ainsi, je m'amuse à jongler en fumant ma pipe du soir. (*Pendant cette tirade, le père lance de temps en temps un mot d'approbation.*)

Ch.—Moi, je ne prends pas les choses de si haut, je fais marcher ma terre, je bûche, je sème entre les souches, tout va bien. L'avoine et le blé poussent à merveille. Les navets sont gros comme des citrouilles, les patates comme des têtes d'enfant, et le sarrasin superbe. Avec un bon morceau de lard, on fait des repas excellents. L'appétit ne manque jamais. A propos, savez-vous, mon père, notre aventure de la semaine dernière ? Nous logions, Henri et moi, dans la maison de Henri Latouche. Or, il y a quinze jours, M. Latouche partit seul pour Montréal, mais il ne revint pas seul. Il nous ramena une bonne petite canadienne, fraîche comme une rose, vive, résolue, de bonnes façons, bien avenante, enfin juste ce qu'il faut à un jeune colon qui veut se marier. Henri et moi nous nous sommes bâti un autre palais, quelques arpents plus loin, et nous avons de bon cœur cédé la place à la colonne.

D'Arb.—A la bonne heure ! Je te souhaite, Charles, de jouer bientôt le même tour à Henri.

CH.—Soyez tranquille, on y songe.

HEN.—Moi aussi je compte bientôt faire une bonne tournée à Montréal.

CH.—A moins que la tournée ne finisse plus près d'ici.

HEN.—Tais-toi donc, Charles... (*Il regarde par la fenêtre.*) Ah! voilà Gustave qui arrive.

SCÈNE IVe.

LES MÊMES.

(*Gustave en habits de chasseur... sac de voyage sur le dos.*)

GUS.—Bonjour, mon père, bonjour, Charles et Henri. Bonne et heureuse fête, mon père. J'avais peur d'arriver trop tard. Heureusement " tout est bien qui finit bien."

D'ARB.—D'où viens-tu donc comme cela?

GUS.—D'une bonne tournée d'exploration avec M. Bureau. J'ai voulu connaître notre canton et savoir ce qu'il valait.

D'ARB.—Comment as-tu trouvé le pays?

GUS.—Magnifique! " Le canton Loranger ou St. Ignace est un " des plus favorable à la colonisation. On compte huit lieues tout " autour des deux lacs Nominingue et du lac des Deux Iles qui " sont très propres à la culture. Le bois franc y domine partout, " notre canton se trouve presqu'au milieu entre la Rouge et la " Lièvre. C'est un point important pour établir au moins 10,000 " familles dans la partie supérieure des rivières Rouge, du Lièvre " et de la Kiamika."—(*Extrait du pamphlet sur la colonisation.*)

CH.—Va-t-on avoir des chemins?

GUS.—Oui, le chemin de la Rouge, tout près d'ici à quelques six milles, va être continué jusqu'au sud du Nominingue, puis jusqu'à l'embouchure de la rivière Kiamika. M. Bureau, qui connait le pays sur le bout du doigt, dit que ça sera très facile. Sais-tu, Henri, qui j'ai rencontré sur la Rouge? Trois étudiants de Montréal. Ils prennent des terres ici.

HEN.—Bon, encore un de mes rêves qui se réalise! Nous allons avoir de la société! On se visitera le dimanche. Qui sait? Dans quelque temps nous serons peut-être assez nombreux pour former un club dramatique et un cercle littéraire. Jouer la tragédie dans la forêt, à l'ombre des grands pins, au bruit des cascades et du vent qui passe dans les sapins et les fait applaudir au bon moment, le chant des oiseaux pour orchestre, les voisins et les voisines pour auditoire. Voilà encore un beau rêve!...

CH.—Rêve d'artiste, Henri! Toujours le même. Mais dis-moi donc, Gustave, ces jeunes gens-là sont-ils vaillants et résolus? Tout n'est pas rose pour commencer, tu sais.

GUS.—Ils sont tous bien plantés. Ce sont des fils d'habitants; ils feront leur chemin. Leurs parents d'ailleurs leur donnent quelques cents piastres pour partir. Ils pourront ainsi se faire aider à tailler une terre dans le bois.

CH.—Bien. C'est parfait! Plusieurs amis ensemble se donnent la main et s'entr'aident à chasser le diable bleu jusqu'à ce que vienne la colonne. Alors tout est couleur de rose à la maison.

D'Arb.—Et ta terre, Gustave?

Gus.—Vingt-cinq arpents en culture. La récolte vendue d'avance; des amis sont venus me rejoindre. Nous faisons bon ménage ensemble. Le jour on travaille fort, mais le soir on jase, on rit, on s'amuse, on tire une touche, on tire des plans; puis fais ta prière et va te coucher; pas besoin d'être bercé pour dormir.

Hen.—Avez-vous eu la visite du missionnaire?

Gus.—Oui, il y a huit jours. Ah! c'est un intrépide celui-là! Il ne se fait pas prier pour s'étendre sur un lit de sapin, ni pour mordre dans la galette de blé noir. Il a fixé au bout de ma terre l'emplacement d'une chapelle future. La cloche nous est déjà venue toute bénie de Montréal. Dans trois mois elle sonnera la messe et chantera avec les oiseaux de Nominingue. (*On entend une trompette.*) Ah! voici le courrier de Montréal qui arrive.

SCÈNE Ve.

Les mêmes, Lajoie.

D'Arb. (*rentre avec un paquet de journaux.*)—Voyons les nouvelles... politique... élections, *meetings* à Montréal... Bon, bon! Nous n'avons pas encore besoin de tout cela par ici.

Hen.—Non, grâces à Dieu.

D'Arb.—Ah! voilà la bonne nouvelle: "Nous accusons réception d'un pamphlet publié par le rév. messire Labelle, sur la colonisation de la vallée de l'Ottawa."

Gus.—Bon! voilà enfin l'idée dehors. Il y a longtemps que le curé de St. Jérôme la roulait dans sa tête. (*Entrent Lajoie et les habitants.*)

Laj.—Venez entendre cela vous autres! C'est une fameuse affaire pour nous... Ecoutez, écoutez. (*Monte sur une table et lit.*)

Vallée de l'Ottawa et le nord du diocèse.—Pour le théâtre de nos opérations colonisatrices, nous avons choisi la vallée de l'Ottawa parce que c'est dans cette direction que la colonisation se porte avec plus de vigueur, que notre population doit naturellement s'écouler, que les bonnes terres sont plus à notre proximité et en plus grand nombre. Tout le commerce de ces nouveaux cantons devra nécessairement converger à Montréal. Il n'est que juste de recueillir le fruit de nos sacrifices. Outre les cantons déjà en voie de formation qu'il faudra protéger, on ouvrira un grand chemin qui partira de la rivière Rouge, près de la chute aux Iroquois, lequel passera au sud du lac Nominingue jusqu'à l'embouchure de la rivière Kiamika et de là jusqu'à Notre-Dame du Désert.

Dans ce projet nous avons trois rivières considérables et leurs affluents qui nous aideront merveilleusement à développer cette colonisation, en utilisant les chemins de chantier qui longent leur littoral. En été, le canot est un précieux secours pour le colon. Que l'on se rappelle que la rivière aux Lièvres traverse, au milieu, cette grande zône de bonnes terres et plusieurs pensent qu'avec une dépense d'environ $25,000, elle devient navigable jusqu'à une distance de cent mille dans l'intérieur. Le colon ambitionne tou-

jours de fixer son habitation près d'une rivière ou d'un lac. Les églises seront placées, autant que les circonstances le permettront, sur les bords d'un beau lac ou d'une rivière.

D'Arb.—Bien dit !

Laj. (*continue.*)—Qualités nécessaires aux colons.—N'est pas colon qui veut. Pour suivre cette carrière, il faut être courageux, ferme dans ses convictions, robuste et façonné d'avance par une vie dure et pénible aux travaux des champs, ou bien être un artisan dont le métier a toujours exigé un fort exercice corporel. La femme doit être d'une constitution vigoureuse et initiée à tous les secrets de la vie agricole. Sur une terre neuve, la femme vaut l'homme par son travail et son industrie.

Gus.—C'est cela. Pas d'avortons par ici. Le curé de St. Jérôme est plein de bon sens.

Laj. (*lit.*)—Nous sommes convaincu que grand nombre d'ouvriers et de journalliers de nos villes sont qualifiés pour faire d'excellents colons comme l'expérience l'a prouvé.

Nos enfants de cultivateurs, par leurs habitudes, sont admirablement propres à ce genre de vie. Ce sont en général les seuls qui résistent aux rigueurs du travail et de la misère. Avec un peu de secours de leurs parents, ils peuvent fonder, en peu d'années un bon établissement agricole. Il est du devoir de ces pères qui ont une nombreuse famille d'explorer ces terres, de choisir de bons lots, de commencer les défrichements pour y placer définitivement ces enfants quand ils auront atteint l'âge de se marier. Pourquoi subdiviser la propriété, la surcharger de rentes, d'hypothèques, d'obligations, lorsque la Providence a été si prodigue à notre égard en livrant à notre activité un vaste territoire pour y établir nos enfants à si peu de frais. L'éloignement n'est rien pour le Canadien quand les routes sont bonnes pour qu'il puisse visiter les vieux parents. Pourquoi se presser les uns sur les autres, comme les poussins sous la poule, lorsque des espaces immenses se déroulent devant nous pour nous recevoir. Il y a trop de préjugés même parmi les pauvres contre les montagnes. Tout territoire qui ne ressemble pas à la plaine du St. Laurent, selon un grand nombre, est très défavorable pour la culture. C'est encore une illusion. On vit aussi bien dans les montagnes que dans la plaine qui n'est que l'exception, puisque le globe est presque tout couvert de montagnes. Quand on est chez soi, on est toujours près. L'air, la chaleur, le pain, la viande sont aussi bons là qu'ailleurs. L'eau y est meilleure. C'est l'appétit qui fait la table et le travail est un excellent stimulant. On y élève des animaux, on fait du beurre, du fromage et en adoptant l'élevage du bétail pour vivre, on suit la méthode la plus profitable de la véritable agriculture. Quand la terre se couvre de moissons, elle épuise sa vitalité pour nous nourrir et nous enrichir. Il faut donc l'entretenir par une culture intelligente. Que ferait l'homme s'il ne réparait pas, par le pain quotidien, ses forces affaiblies ? La terre est soumise à cette loi. Or, son pain, pour conserver ou rétablir sa fertilité, c'est le fumier. Voilà la base de l'agriculture,

comme deux et deux font quatre sont la bâse de l'arithmétique. C'est une vérité qui n'est pas assez comprise par les cultivateurs. Quand elle sera pratiquée dans toute sa perfection, le reste viendra par surcroit en agriculture. Par le fumier, les champs poussent le double, le triple d'herbe, de foin, de paille, de grains, on peut élever le double et le triple d'animaux et faire le double et le triple d'argent. Si on néglige les engrais, c'est le contraire qui double et triple et puis nos champs sont luxuriants de pauvreté.

Contribution et destination de l'argent.—Afin que chacun puisse participer à cette grande œuvre, la contribution annuelle sera de dix centins. Nous sommes au-delà de 300,000 catholiques dans ce diocèse. Que l'on donne, par tête, cette légère offrande, voilà $30,000 par année pour la colonisation. Peut-on dire qu'avec un peu de bonne volonté, si on aime réellement son pays, on ne pourrait pas facilement recueillir cette somme? Cet argent sera destiné au soutien du missionnaire, à construire la chapelle et le logement du curé, (qui couteront environ $500 d'après un plan approuvé par l'Evêque), à ouvrir une route, entre chaque église, à faire les ponts nécessaires et toutes les améliorations qui devront tourner au bien général de la colonisation d'après la décison du conseil d'administration.

D'Arb.—A la bonne heure. Le plan réussira. Les citoyens comprendront cette belle œuvre, et le patriotique clergé du Canada la soutiendra. C'est lui qui a fait notre pays. Ce sera lui encore qui donnera cette belle vallée de l'Ottawa à Dieu et à la patrie!

Laj.—Allons, enfants, commençons la fête. Donnez-nous avec entrain le chant " des colons du Nominingue." Envoyez!

LES COLONS DU NOMININGUE.

I.

Hardi colon, vite à l'ouvrage!
Fais voler les pins en éclats!
Marche en avant! avec courage,
Taille une terre au sein du bois.
Refrain: Tout seul on s'ennuie à l'ouvrage.
Pour l'abréger on le partage
A ton aide chacun viendra.
Chœur: bis. } Du courage (*bis*)
Les amis sont toujours là.

II.

Hardi colon, que l'espérance
Soutienne ton cœur ébranlé
Ces champs bientôt en abondance
Se couvriront d'épis de blé.
Tout seul, etc.

III.

Bientôt une brave compagne
Te donnera joie et bonheur,
Heureux ensemble à la campagne
Vous redirez ce chant en chœur.
Tout seul, etc.

Toile tombe.

ACTE Vme

CHŒUR FINAL

CHANT DE COLONISATION

AIR : *Le Maçon d'Auber.*

Allegro.

Refrain.